

# MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+. Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : [contact@memoiresminoritaires.fr](mailto:contact@memoiresminoritaires.fr) . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



# arcadie

revue littéraire  
et scientifique

156

treizième année

décembre 1966

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie, Communauté Française ..	38 F	19 F
Etranger .....	50 F	25 F
Abonnement de soutien : 1 an :	45 F	Etranger : 60 F
Abonnement d'Honneur :	100 F	
Le numéro :	3,50 F	

« Arcadie » est toujours expédiée sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes  
« ARCADIE »

19, rue Béranger, Paris-3<sup>e</sup>

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02  
au nom de « ARCADIE »

La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.

Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté  
peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute  
responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.

Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs.  
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

Timbre pour toute correspondance.  
0,50 F pour tout changement d'adresse

Der Kreis-Postfach Fraumunster 547. Zurich 22.

C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.

Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhague. K.

Forbundet av 1948. Postboks 1305. Oslo. Norvège.

Riksförbundet för sexuell likaberättigande

Box 850. Stockholm. I. Suède.

Mattachine, Mission Street, 693, San Francisco, U.S.A.

One. 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)

Janus Sty. Room 229.34 South Seventeenth St. Philadelphia 3 (U.S.A.)

C.C.L., 38, rue de La Fourche, Bruxelles

Renseignements à « Arcadie »

« Copyright « Arcadie 1966 »

— Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Nouvelle - ILLIERS

Dépôt légal 1966. N° 405 — Imprimé en France

# ARCADIE

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

TREIZIÈME ANNÉE

DÉCEMBRE 1966

## SOMMAIRE

Réponses du Docteur ECK ..... 541

Lettre ouverte au Docteur Eck,  
par FRANÇOISE d'EAUBONNE ..... 546

Un jour, près du port..., par YVES CERNY ..... 560

A la Saint-Sylvestre, par FERNAND JACOB ..... 568

Vassalité, poème de MAURICE BERNY ..... 540

### LIVRES :

*L'oiseau bariolé*, de Jerzy KOSINSKY ..... 579

*Julien*, de Gore VIDAL ..... 581

*Une saison dans la vie d'Emmanuel*, de Marie-Claire BLAIS ..... 582

*Halte à l'escroquerie!* ..... 584

### CINÉMA :

*Jeux de Nuit*, de M. ZETTERLING ..... 585

## VASSALITE

*Or je te crains bourreau cruel tendre bourreau  
Car je lis en tes yeux ma défaite prochaine,  
Mais toi qui vois mon désarroi aimes ma peine  
Et rêves d'autre amour et d'un astre nouveau.*

*Soldat sanglé vainqueur au milieu des vassaux  
Que ta grecque élégance et ton regard d'ébène  
Ont comme moi soumis, tu souhaites ma haine  
Et j' imagine des caresses sur ta peau.*

*L'hôtel Agamemnon le vieux Nauplie s'endort,  
L'ombre de Palamède Où donc est ma patrie ?  
L'hôtel Agamemnon cache en ses corridors*

*Un Ulysse si noir que meurt le vieux Nauplie  
Un Ulysse cruel un bel et tendre Ulysse,  
Et qui m'immole ô Palamède à son caprice.*

MAURICE BERCY.

---

---

## ARCADIE

*présente ses meilleurs Vœux  
à ses abonnés  
et à ses lecteurs*

## RÉPONSES DU DOCTEUR ECK

REPONSE A M. BAUDRY.

Cher Monsieur,

Je ne retiendrai de votre introduction aux critiques de vos collaborateurs qu'une seule chose. Pourquoi le 8 mai 1966 m'avez-vous adressé une lettre enthousiaste à propos de mon livre « Sodome », et pourquoi l'avez-vous qualifié dans une publicité non demandée, de :

- Premier ouvrage français sur l'homophilie ;
- Un livre de premier ordre que tout homophile a le devoir de lire et de faire lire ;
- Ni apologie, ni strict moralisme.

Pourquoi dites-vous aujourd'hui (n° 154 d'*Arcadie*) que j'ai exprimé des idées et des jugements « très souvent contraires à la vérité actuelle » ? La vérité a-t-elle changé entre mai 1966 et octobre 1966 ?

Je vous remercie de la « gratitude » (sic) que vous m'exprimiez dans votre lettre de mai et je vous prie de croire à mes meilleurs et dévoués sentiments.

Docteur MARCEL ECK.

REPONSE A MM. DESMON, FARRE ET DANIEL.

Messieurs,

Votre revue laisse aux auteurs la responsabilité de leurs articles, mais vous vous refusez à dévoiler votre identité masquée derrière des pseudonymes.

J'ai l'habitude de dialoguer à visage découvert, mais non avec des ombres.

Les lecteurs d'*Arcadie* jugeront.

Veuillez agréer, Messieurs, mes salutations distinguées.

Docteur MARCEL ECK.

## REPOSE A M. JACQUES VALLI.

Monsieur,

Seul, vous avez dévoilé votre identité. C'est pour cela que je vous répons ; j'aime les gens courageux, si tant est qu'il y ait du courage à dire qui on est.

J'ai lu avec le plus grand intérêt les nombreuses pages que vous avez consacrées à mon livre « Sodome ». L'agrégé de philosophie que vous êtes a corrigé mon devoir avec minutie, passion et sévérité. A vous lire, j'ai l'impression de retrouver une copie hachurée de rouge et d'annotations. Les épithètes que vous me décernez prouvent de votre part plus de force percutante que de parfaite sérénité : absurde, ridicule, dépourvu de cohérence et de rigueur, naïf, totalitaire, moraliste dogmatique, replié dans un univers mental hermétiquement clos, paranoïde, sans ouverture à la compréhension, inaccessible à l'humour, imperméable à l'ironie, ignorant, de mauvaise foi, manquant de clarté et de distinction cartésienne, cocasse et contradictoire, maniant un appareil conceptuel déficient, sophiste, attaché à la conception de la femme-propriété, à la hauteur des universités espagnoles (pauvres universitaires espagnols, votre confrère n'est pas tendre pour vous), Ouf ! Et j'en passe. J'aurais préféré une bonne dialectique à la force de frappe des qualificatifs gratuits.

Vous appelez à la rescousse Sartre et Hegel, deux de mes auteurs favoris. C'est beaucoup d'honneur pour moi que ce renfort d'une artillerie lourde devant laquelle je m'inclinerais si elle apportait quoi que ce soit contre ma tentative de compréhension objective en dehors de tout jugement de valeur.

Ne croyez pas cependant que je sois en total désaccord avec vous. Vous vous abritez derrière l'autorité de Hegel et je suis bien de votre avis quand vous dites que la liberté « ne se déploie que reconnue ». Je reconnais totalement votre liberté dans votre façon de vivre, de penser, de vous exprimer. Je demande que la même liberté me soit reconnue sans que je sois pour cela inondé d'un flot d'injures et traité de paranoïaque, parce que j'ai usé correctement de cette même liberté.

On m'a reproché de demander à l'hétérosexuel de se comporter en bon Samaritain. J'ai guéri quelques homosexuels, j'ai désangoissé et déculpabilisé beaucoup d'entre

eux en leur montrant que leur inversion n'était ni un châtement, ni une tare, mais un simple mode d'être, anormal selon moi, mais avec lequel on peut vivre en paix. J'ai évité par mes interventions de nombreuses poursuites judiciaires ; j'ai obtenu que des peines soient minimisées ; j'ai fourni aux avocats de justes et utiles arguments de défense en faveur d'arcadiens.

Permettez-moi de vous rapporter un fait : A quelques 600 km de Paris, un de mes confrères est compromis dans une sordide affaire de mineurs. Le Président du Conseil de l'Ordre qui ignore les aspects du drame homosexuel (on ne peut pas tout connaître), charge un Professeur de Faculté de requérir la suspension à vie. Ce professeur n'hésite pas à venir à Paris pour me voir ne pouvant accepter de gaieté de cœur de requérir une aussi grave sanction. Nous étudions ensemble le dossier. Je demande à recevoir l'inculpé. Je vois les éléments possibles de défense. Je les transmets au Professeur chargé de requérir. Il ne fit pas un réquisitoire mais une plaidoirie qui permit de réduire la sanction à une peine de principe ne touchant ni l'honneur, ni l'avenir matériel du sujet. Mon principal argument était : « Quelle condamnation prononceriez-vous au niveau de l'Ordre, s'il s'était agi, non de garçons, mais de filles de 18 à 20 ans ? ». Il n'y a pas deux poids deux mesures. Qu'aurais-je dû faire selon vous ? J'attends toujours un mot de remerciement de ce confrère. Je n'ai d'ailleurs jamais eu signe de vie d'aucun des homosexuels que j'ai sortis de mauvais pas judiciaires. Cela ne m'empêchera pas de recommencer à agir de la même façon.

Ma pensée occidentale et chrétienne vous heurte. C'est curieux comme certains arcadiens m'en veulent de mes convictions religieuses. La revue de progrès que voudrait être *Arcadie* serait-elle encore au temps du Combisme ? En cette fête de Tous les Saints où je vous écris, j'ai prié pour Sodome. Méditant sur l'Évangile des Béatitudes, je n'ai rien trouvé qui puisse vous en exclure. Vous reconnaissez qu'il y a une morale chrétienne qui est celle du Salut et non du naturel et du normal ? Au regard de ma Foi, nous serons jugés sur notre charité, mais non sur la couleur de notre peau ou l'orientation de notre sexualité. Vous accusez mon moralisme dogmatique. Avez-vous lu les pages que je consacre à la morale ? Il vous gênerait beaucoup de les reproduire car vous ne pouvez rien y trouver qui condamne l'homosexualité au nom de la morale.

A travers vos lignes et celles de quelques autres, j'ai l'impression d'avoir été davantage attaqué sur ce qui pouvait nous rapprocher que sur ce qui pouvait nous séparer. C'est par là que mon livre vous paraît dangereux : avoir voulu comprendre et n'avoir pas voulu juger. Vous semblez dire : « il faut rapidement clore le bec à ce perturbateur qui voudrait faire tomber les frontières et établir un dialogue ». Les gens de Sodome ne reprochèrent-ils pas à Loth d'avoir accepté d'accueillir les anges messagers ? (Coran Sourate 15, verset 70). Je ne suis ni un messenger, ni un ange, Monsieur le Professeur, mais je suis venu frapper à votre porte et vous ne l'avez pas ouverte, j'ai tendu la main et vous ne l'avez pas prise. Jamais ma table ni mon toit n'ont prononcé d'exclusives contre les homosexuels.

J'ai été le premier dans mon livre à dénoncer les attitudes d'injuste pharisaïsme à l'égard des vôtres de la part des sépulcres blanchis, de ceux qui se croient purs. Mais aujourd'hui, pour reprendre votre expression, qui crée le ghetto et qui s'y enferme ?

Je n'ai pas écrit ce livre pour quêter les louanges d'*Arcadie* ni pour l'offenser. De nombreux et émouvants témoignages d'homosexuels sont venus m'apporter la certitude que tous les arcadiens ne pensaient pas comme vous. Vous ne pouvez trouver dans « Sodome » aucune parole de haine. Au lettré que vous êtes, je puis terminer ma lettre par le plus beau vers de la Grèce de la grande époque pédérastique :

OUTOL σUVεXθεIV, αλλα σUμρIλεIV ερUV

Veillez agréer, monsieur, mes salutations distinguées.

Docteur MARCEL ECK.

*Tout arrive. Depuis 1954, après combien d'études critiques de centaines d'œuvres littéraires, scientifiques, théâtrales, cinématographiques, et qui ne furent pas toujours des approbations, loin de là, c'est la première fois qu'un auteur — selon la loi — nous oblige à publier ses réponses. Nous le faisons très volontiers.*

*Nos lecteurs savent depuis ce même laps de temps qu'*Arcadie* est pacifique et tolérante, et qu'elle n'a cessé de faire le vœu d'un profond dialogue, entre les divers courants d'opinion, au sujet de l'homophilie.*

*Ce que mes collaborateurs ont écrit et que j'approuve ne va pas contre ce souhait.*

*Et moi-même, qui ai apprécié — eh oui, je le lui ai écrit ! — et après ? plusieurs sentences, jugements, réflexions, du livre du Docteur Eck, mais qui reste profondément déçu de « l'ensemble » de l'œuvre, ne désire qu'un approfondissement des idées de chacun de ceux qui veulent bien s'intéresser à ce cas humain.*

*Cher Docteur Eck, je vous invite à continuer vos recherches, vos réflexions, à aider les homosexuels, car, après tout, nous tâtonnons tous un peu, et peut-être y a-t-il bien des chemins qui conduisent vers la lumière ?*

*Puissions-nous nous retrouver tous dans cette vérité bienfaisante.*

A. B.

P.S. — Pour clore ce débat nous publions encore la lettre ouverte au Docteur Eck de Mme Françoise d'Eaubonne.

Sur la route de SALLANCHES à MEGEVE

## RELIEUR-DOREUR

DE LA PLEINE TOILE AU MAROQUIN DOUBLÉ

(Devis, Etudes, Décorations, Echantillons)

G. BONTAZ

Meilleur Ouvrier de France 1961

74 - LA PESSE SAINT-ROCH

Tél. : 156 Sallanches

## LETTRE OUVERTE

AU Dr MARCEL ECK

L'AVIS D'UN ECRIVAIN HETEROSEXUEL.

par FRANÇOISE d'EAUBONNE.

Il est toujours intéressant, lorsque on a un avis diamétralement opposé à quelqu'un sur une question importante, de se trouver en face d'un adversaire honnête et de bonne foi. C'est le cas en ce qui regarde le différend qui m'oppose au Docteur Eck, auteur du livre controversé « Sodome » où il me citait avec insistance, surtout pages 211-212 où, après lecture d'un seul de mes livres (« Y a-t-il encore des hommes ? ») il voyait en moi une « *Lilith asexuée* » pleine de la « *satisfaction orgueilleuse* » de se suffire à soi-même. Ce jugement un peu hâtif était dicté par l'étonnement que mon essai critique sur la condition actuelle des femmes lui avait inspiré ; n'y prenais-je point une position nettement favorable, moi, femme, et hétérosexuelle, à la reconnaissance des droits de l'homosexualité masculine ? N'y proclamais-je point la possibilité d'une richesse de vie supérieure dans l'exercice de la bisexualité, plus que dans celle de la simple monosexualité ? Enfin, n'y montrais-je point la similitude d'intérêts (ne serait-ce qu'en raison des mêmes ennemis) de la féministe et de l'homosexuel combattant pour la reconnaissance de son droit à la vie, donnant ainsi raison à ce sarcasme du Professeur Tillette : « Femmes émancipées et homosexuels se donnent la main ? » (p. 211).

Il suffit d'une seule lettre et de l'envoi d'un autre livre pour convaincre de son erreur de jugement l'auteur de « Sodome » qui fit son auto-critique avec tant de loyauté que je ne désespère nullement d'arriver plus loin avec lui, et, dépassant ma modeste personne, de le convaincre de la

multiplicité des inexactitudes et des insuffisances qui émailent son ouvrage ; il est écrit avec tant de bonne volonté et d'efforts pour une objectivité toujours si difficile à appliquer lorsque l'on répugne à l'objet dont on traite ! (Il est vrai qu'en être séduit compromet également cette objectivité ; voici pourquoi je crois qu'une femme peut apporter un point de vue plus impartial sur l'homosexualité masculine puisque elle seule peut à la fois n'y pas répugner et en même temps, cela va de soi, ne peut être séduite par un comportement qu'il lui est matériellement et physiologiquement impossible d'adopter). Il est exact que je ne suis ni médecin, ni psychiatre, mais écrivain ; mais je possède peut-être assez de teintures de philosophie et de psychanalyse en dehors de ma très abondante documentation et expérience personnelle des milieux homosexuels, j'ai consacré plusieurs ouvrages, romans et essais, à ces questions, ce qui me permet d'engager le dialogue. Serais-je simple lectrice, je ne l'en engagerais pas moins, tant l'essai du docteur Eck me paraît prouver une lecture insuffisante des auteurs qu'il cite : Genet, Sade et Bataille entre autres.

Le livre du Docteur Eck est basé sur ces postulats : A) l'homosexualité n'est pas une névrose en soi, mais est un terrain favorable à la névrose qui souvent l'accompagne, parfois même à la perversion, et de toute manière et dans le meilleur des cas, elle est une *déviatio*n, elle est *contre-nature* ; B) de ce fait, née d'un narcissisme indépassable, elle condamne l'homosexuel à l'infidélité, donc à la solitude. C) Ceci valant surtout pour l'homosexualité masculine ; pour celles des femmes, plus discrète, le Docteur Eck éprouve des trésors d'indulgence, car il n'y voit pas la volonté de perversité et de révolte de l'homosexuel mâle ; elle aboutit à de longues liaisons, des ersatz de foyer qui consolent les pauvres esseulées ; l'auteur ne doute pas que l'homme, en entrant en jeu, remettrait tout en ordre. D) Donc il faut toujours compter sur cette chance alors que les homosexuels mâles, ces obstinés, ne peuvent revenir « au normal » que par les soins de la psychanalyse ou la grâce de Dieu, car leur comportement est beaucoup plus voulu, et non la consolation d'une solitude comme chez les lesbiennes. Je ne crois pas, cher docteur, déformer ici votre pensée qui s'exprime avec clarté et insistance au long de 349 pages qui explicitent pour vous ce grave problème : E) la lutte prophylaxique contre Sodome.

Voyons le détail critique de cette série d'options.

A. — Dans le numéro 154 d'*Arcadie*, Jacques Valli a déjà souligné avec justesse l'aspect flou et inconsistant du terme de « nature » et l'optique singulièrement dépassée où la situe l'auteur de « Sodome ». Pour parler de déviation, encore faut-il situer l'axe; pour évoquer l'anormal, connaître la norme. « J'ai de la faiblesse pour les amours normales » m'écrit le Docteur Eck (Correspondance personnelle). Moi aussi, mais qu'appelle-t-on de la sorte? Est-ce le comportement majoritaire? Dans ce cas-là, nous sommes dans le domaine de la statistique, non de la morale ou de l'analyse. Je connais telles amours hétérosexuelles qui, selon les critères mêmes du Docteur Eck pourraient lui paraître, par la « perversion » qui les accompagne, beaucoup plus « anormales » que telle sage liaison homosexuelle. Tout cela est-il très sérieux?

Et qu'est-ce que cette *nature*? Est-ce la marâtre de Sade ou la divine innocente de Rousseau? Ainsi que le dit J. Valli, le Docteur Eck, « abandonne rapidement cette idée d'une nature originaire, vierge de toute pulsion homosexuelle pour sauter sur un autre sens... un certain type de développement à l'intérieur de la culture (1) ». Mais alors, encore une fois, qu'est-ce qui se distingue ici du comportement majoritaire et du conformisme américain? Faute de choisir une bonne fois entre l'origine fidéiste de son éthique, qui est transcendance chrétienne, et le souci moderne d'une morale du Tout-le-Monde, du tout-venant de type empiriste et « prêt-à-porter » qui vient d'U.S.A., le Docteur Eck ne peut nous donner aucune définition satisfaisante de la notion « nature » donc de celle de *déviation*.

Cependant, n'est-ce pas un homme du XVII<sup>e</sup> siècle et un apologiste chrétien qui nous a donné la meilleure critique existentialiste de cette attitude, par cette observation dialectique: « La coutume, seconde nature, ou la nature, première coutume? ».

Pour ma part, tous ceux qui emploient les termes « contre-nature » m'évoquent la duchesse dont Proust dit qu'elle trouvait la vie ennuyeuse, mais il se demande « où elle pouvait prendre les termes de comparaison ». Ce qui est, du fait même qu'il est, appartient à la nature. La contre-nature appartient à un glossaire médiéval qui comprenait le surnaturel. Croire aux mœurs contre-nature, c'est croire

(1) *Ibid.*

au vampire. Nous verrons un peu plus loin à quel point cette comparaison est juste en traitant de la prophylaxie du Docteur Eck.

B. — Deuxième point. L'homosexualité est-elle une névrose ou un terrain si propice à la névrose qu'elle s'en voit accompagnée presque inéluctablement?

Il faut vous rendre cette justice, Docteur Eck, vous déclarez que l'homosexualité n'est pas obligatoirement une névrose. Mais c'est pour ajouter: « La moins fréquente à nos yeux est l'homosexualité essentielle, simple déviation ». Nous voici donc revenus au point de départ: dans les meilleurs, donc dans les plus rares des cas, Sodome serait donc une « simple déviation » due à un narcissisme indépassable, et donc toujours susceptibles de soins médicaux, de surveillance juridique et de scrupules religieux.

*Arcadie*, comme la plupart des défenseurs ou des citoyens de Sodome, répond par l'argument classique: ce n'est pas à une spécificité quelconque que l'homosexualité doit l'ensemble de troubles, de douleurs, de déséquilibres, en gros de « névroses » qui l'accompagnent si souvent, mais à l'exclusion sociale qui lui donne cette attitude schizoïde de « ghetto », de « repli », comme les Juifs persécutés à qui on a si souvent comparé ce groupe humain en marge.

J'émettrai un troisième avis là-dessus.

*Grosso modo*, je suis bien entendu d'accord avec le point de vue d'*Arcadie* puisque je réclame la parfaite égalité des droits d'aimer et l'abolition des lois iniques, d'origine pétainiste, qui augmentent le danger de cette condition en reculant la limite d'âge de la majorité pénale de 18 ans à 21 ans, ou assimilent avec une injustice immonde l'homosexualité à des fléaux comme la prostitution et l'alcoolisme.

Par ailleurs, si j'attribue 95 % des phénomènes névrotiques mis en cause à la répression ou du moins à l'exclusion sociale, je constate qu'il reste toujours une marge sans doute minuscule mais réelle de non-adaptation quand ce facteur a été considéré. Il faut le reconnaître courageusement pour précisément ne pas laisser aux adversaires de l'égalité le soin de développer (en l'exagérant considérablement) ce dernier 5 % d'inadaptation aux normes du social pour en faire un argument décisif. Le manque de travaux sérieux sur ce point précis m'empêche d'en déterminer la source. Peut-être ce fait tient-il à la conscience de toute minorité, quelle qu'elle soit, même acceptée et traitée « à part entière ». Il est peut-être même fort possible qu'il

ne s'agisse pas là d'une ombre au tableau mais au contraire d'une valeur positive; l'évolution humaine n'a-t-elle pas besoin, pour se poursuivre, d'un certain nombre d'authentiques insatisfaits, d'inadaptés positifs, et comme je les ai appelés ailleurs « de déséquilibrés supérieurs ? » Ce stimulus, ressenti parfois comme une épine dans le corps social, correspond sur le plan de la collectivité à cette petite part d'inquiétude et de désir d'autre chose que tout individu parfaitement épanoui et heureux doit connaître, sous peine de devenir le plus médiocre des bourgeois endormis. Aucun rapport avec le messianisme du poète maudit, ni avec aucun rugissement romantique. Et ce n'est pas un chrétien comme vous, Docteur Eck, qui pourra me contredire !

Fidèle au parallèle que j'ai toujours voulu tracer entre les groupements plus ou moins « mis entre parenthèses » comme les Juifs, les Noirs en communauté blanche, les femmes seules et libres et les homosexuels, je constate partout chez les meilleurs représentants de ces groupes, les plus acceptés et les plus en harmonie avec eux-même et l'extérieur, cette légère part de non-contentement qui est, à mon avis, la griffe et le label de toute valeur authentique; et qui peut parfois toucher à l'angoisse sans compromettre l'équilibre, en général douloureusement et merveilleusement conquis, des sujets observés.

Mais revenons-en à la grande question de Sodome menacé de névrose et de perversion. Je crois qu'à cet égard, docteur, vous faites la même erreur que vos confrères du siècle dernier sur d'autres points de sexologie qui se trouvaient mettre en cause à la fois la conception de la science et celle de la morale.

Je m'explique. Est-il aujourd'hui, au XX<sup>e</sup> siècle un seul psychiatre ou docteur de médecine générale qui croit encore aux terrifiques conséquences de l'onanisme, générateur d'impuissance et de folie ?

Au contraire, il est admis partout par vos confrères que la masturbation est un stade normal de la sexualité infantile et qu'il ne met nullement en danger la santé physique ou mentale du sujet, et qu'un retour occasionnel à ces habitudes à l'âge adulte, en l'absence de satisfactions érotiques plus altruistes, ne constitue pas une régression périlleuse et n'est qu'une simple variation du comportement sexuel en raison des circonstances. On sait, de même, que les plus graves conséquences qui lui étaient attribuées jadis étaient dues en réalité à la répression imbécile et obscurantiste des éducateurs.

Or, il arrive tous les jours au médecin de constater des névroses de type très grave qui s'accompagnent de phénomènes masturbatoires entre autres symptômes d'ordre morbide. De même, l'instinct le plus purement hétérosexuel, base même de la civilisation et critère de « santé » pour tant d'officiels, peut se manifester sous une forme aiguë comme phénomène des mêmes névroses, entre autres symptômes dont l'ensemble signale le désordre mental.

Je crois que l'homosexualité occupe exactement la même place dans les manifestations dues à une névrose étrangère, que peut occuper l'innocent onanisme ou la bénéfique hétérosexualité. Autrefois, les médecins pénétrés de dualisme idéologique, soumis à la pression obscurantiste, aux lointaines origines religieuses, dénonçaient l'onanisme et certaines formes de « don juanisme » chez les malades mentaux avec la même horreur moralisatrice qui aujourd'hui s'attache encore à l'homosexualité. Là aussi « les arbres cachent la forêt » et il n'est pas difficile, Docteur Eck, d'attribuer à l'homosexualité, dans tel ou tel cas de névrose, un rôle de motivation alors qu'il s'agit d'un phénomène concomitant (2). (Et si l'on parlait un peu des névroses et psychoses dues au refus de l'homosexualité ? Ne sont-elles pas un peu plus fréquentes ?).

C'est pourquoi il s'agit de ne pas se satisfaire de la réponse, juste mais partielle, d'une névrose générale due à un refus social; et examiner de plus près les cas dans lesquels le névrosé homosexuel n'est nullement névrosé *parce qu'homosexuel*, mais essaie au contraire de lutter contre sa névrose par l'homosexualité comme l'organisme attaqué par la fièvre, ou dans certaines maladies psychosomatiques par l'asthme ou la maladie de peau (Cf. l'excellent ouvrage du Docteur Lambergeon « Psychosomatique et angoisse féminine »). De même, certaines passions d'ordre innocent comme le sport ou la zoologie servent à masquer des traumatismes d'origine affectif qui peuvent engendrer la névrose; mais personne n'accusera le sport ou la zoologie d'en être causes !

C. — Troisième point. L'homosexualité est-elle due à un *narcissisme indépassable* ? Est-ce pour cela qu'elle est, de toute manière, une « déviation ? ».

(2) Mon expérience personnelle m'a même montré que dans un cas assez fréquent, celui d'une anti-physis d'origine puritaine, la névrose qui s'accompagne d'homosexualité-alibi se traduit par une homosexualité beaucoup plus révée que vécue, simple manifestation de l'horreur angéliste qui s'adresse à la sexualité tout entière.

Jacques Valli (ibid) a beau jeu de répondre que les germes de tous les négativismes, aussi bien le narcissisme que l'esprit de jouissance et de propriété, l'égoïsme, etc... se trouvent dans toute manifestation de sexualité, aussi bien dans l'hétérosexualité que dans Sodome. Vous le reconnaissez honnêtement cher docteur. « Le narcissisme est le ver rongeur de bien des mariages ». Mais n'est-il pas un tantinet hardi d'ajouter que les « homosexuels sont les premiers, lorsqu'ils sont sincères, à reconnaître leur narcissisme, voire même à s'en vanter ? » (p. 197). A côté d'un grand narcissiste comme Cocteau par ailleurs si généreux et si ouvert à toute compréhension humaine, je vois (au contraire de vous) en Gide un anti-Narcisse, et non du tout celui « qui a poussé le plus loin la perpétuelle création de son double » (p. 201). Un jeune musulman était-il le reflet d'André Gide ? J'en veux pour preuve cette correspondance entre les deux écrivains où Cocteau prenait la défense de Narcisse sans le nommer, en reprochant à Gide de chercher par une différence d'âge à rétablir à l'intérieur du couple homosexuel les mêmes distanciations que celles du couple de l'Eros majoritaire. Et c'est à ce sujet que je signalerai un curieux entêtement à enfermer Sodome dans un cercle infranchissable de culpabilité :

Lorsque un couple homosexuel présente deux individus du même âge et de la même origine intellectuelle et sociale, on crie au narcissisme. Mais quand on voit une grande différence d'âge, on crie à la pédophilie et on suspecte le lien de sordides motivations économiques. Si on aperçoit ensemble un intellectuel et un manuel, un artiste avec un musculaire, on fait de l'ironie facile. Le couple mystique-voyou, si classique (« cette éternelle union du criminel et de la sainte ») n'en est pas moins sévèrement jugé. Donc, s'il ne s'agit pas de narcissisme, le couple le plus uni du monde sera toujours suspecté d'un lien de prostitution, ou de vice pur, ou d'encanaillement ! De la sorte, Sodome a toujours tort.

En réalité, l'accusation de narcissisme que vous portez là, cher docteur, ne se justifie que par une seule option : celle qui veut que deux hommes, seraient-ils séparés par l'âge, l'aspect physique, la langue, la culture, la religion, la couleur de peau, l'origine sociale, etc... soient toujours bien plus proches l'un de l'autre, par la raison de leur anatomie, qu'un homme et une femme, seraient-ils frères jumeaux ! C'est justement par opposition à ce scholastique à justification

anatomique que j'ai établi toute ma participation au combat féministe, refusant cette spécificité sexuelle d'ordre divin et ne trouvant rien d'ontologique à la présence ou absence du phallus.

Et pour en finir avec cette accusation de narcissisme imputée à l'homosexualité, je répète ici ce que j'ai dit dans « Y a-t-il encore des hommes ? ». J'ai constaté pour ma part beaucoup plus de narcissisme dans le saphisme que vous traitez avec une galante indulgence que dans la pédérastie des couples masculins que j'ai pu approcher et étudier. La raison m'en semble toute simple. La beauté féminine étant une des valeurs de base de notre civilisation qui appelle le deuxième sexe « le beau sexe », il me semble qu'une femme est beaucoup plus tentée de découvrir un reflet idéal d'elle-même dans le miroir que lui offre son amie que l'homme dont les désirs, aspirations et préoccupations amoureuses, quand il se détourne de l'Eros féminin (ou quand il le transcende en passant sur simple stade du désir à celui de l'amour) s'adressent à des valeurs plus abstraites, à des idéaux plus élevés, à des rêves d'intelligence (voire de génie) ou de gloire ou de réalisation politique, religieuse, etc... comme lui en offre, de manière plus immédiate, l'amour masculin ; c'est ce qu'a décrit et expliqué Platon depuis des siècles, dans son opposition entre Eros le plaisir et Agapè l'amour divin. C'est également ce souci de dépassement et non du tout de narcissisme qu'expose le distique de Straton :

*Vénus nous fait brûler de désir pour les filles,  
Mais l'Amour nous apprend l'amour pour les garçons.*

Il existe, bien entendu, des homosexuels narcissistes. Il existe aussi, et à foison, fussent-ils mariés devant M. le Curé, des hétérosexuels narcissistes. Il me semble que tout amour commence, surtout chez les êtres jeunes, par un stade narcissiste (voir la projection de l'Animus féminin en l'homme aimé, et de l'anima masculine en la femme aimée) pour être rapidement dépassé dès que le simple désir devient amoureux, même s'il ne se transforme pas immédiatement en cet amour unique que l'on rencontre une fois dans sa vie, si on le rencontre. Dès qu'il y a respect de l'autre et de ses valeurs, intérêt à lui pour lui et non pour soi, le lien érotique cesse d'être narcissique. *Et le sexe des amants n'a rien à voir là-dedans.* Elle me semble d'un grand mépris de l'être humain, cette morale qui ramène tout à des impératifs d'ordre physiologique et méconnaît la trans-

cendance que peut atteindre tout individu, homme ou femme s'il est de qualité. Même Freud, accusé de pan-sexualisme, n'avait pas instauré cette dictature non pas même du sexe, mais de l'anatomie sexuelle.

D. — Quatrième point. L'homosexuel mâle est-il voué à l'infidélité et donc à la solitude ? Le bisexuel est condamné, lui, à ne pouvoir se marier parce que « la tendance déviée est toujours dominante ? »

Ici, une première opposition d'expériences, et non plus de théories, s'impose. Le Docteur Eck affirme à plusieurs reprises l'impossibilité d'un épanouissement et d'un équilibre au sein d'un couple masculin ; mieux, il nie l'existence de ces couples au-delà d'une brève liaison. Je lui ai répondu (Correspondance personnelle) en le mettant au courant de ma propre expérience forcément limitée : je lui ai cité l'exemple de trois de ces couples qui sont parmi mes amis : deux libraires, un Français et un étranger, à leur septième année de cohabitation ; un médecin et un ingénieur, qui vivent ensemble depuis huit ans ; un homme d'affaires, ancienne personnalité politique très marquante, et son ami, près de dix ans de vie commune. Ces trois couples reflètent l'harmonie d'un bonheur parfaitement évident ; deux sont fidèles, le troisième s'accorde des aventures parallèles, mais avouées, comme le font beaucoup de couples hétérosexuels. J'ai entendu parler, sans les connaître personnellement, de vieux couples de plus de vingt ans dans le milieu des commerçants de luxe, modes et antiquité. Les statistiques du Docteur Giese (3) semblent indiquer que cette durée dans la liaison est plus fréquente en Allemagne qu'en France. Pourquoi, cher docteur, vous inscrivez-vous en faux contre les faits ?

De plus, l'un des participants du second couple dont j'ai parlé a gardé d'affectueuses relations d'amitié avec un ancien amant avec qui il a vécu pendant huit ans avant son actuelle liaison et qui, lui, s'est marié et est père de famille. Autre exemple de la fausseté de cette assertion : « la tendance déviée est toujours dominante ». L'exemple est loin d'être unique et nous rencontrons chaque jour des hommes heureux en ménage qui ont connu une ou plusieurs liaisons homosexuelles, ou de simples aventures, et ont opté pour l'hétérosexualité sans troubles névrotiques ni soins médicaux ou psychanalytiques.

Une fois de plus, donc, mon expérience personnelle me

(3) « L'homosexualité masculine ». Presses Universitaires.

démontre l'inexactitude des déclarations de « Sodome ». Mais il y a plus :

Admettons que chez les pédérastes — en France du moins — l'infidélité et le changement soient beaucoup plus de règle que le contraire, et que les couples masculins durables soient l'exception.

Le Docteur Eck n'a-t-il pas ici tendance à attribuer (je vous l'ai déjà dit, cher Docteur, dans ma correspondance personnelle) à l'homosexualité masculine ce qui appartient tout simplement au masculin ? Voyez, dans les couples d'amants ou d'époux, la motivation d'une rupture : dans une majorité écrasante de cas, c'est la femme qui est abandonnée, et le mari ou l'amant qui s'enfuit. Pourquoi deux hommes ensemble changeraient-ils fatalement de conduite, pourquoi appliqueraient-ils un esprit de fixation et de stabilité qu'ils témoignent déjà si difficilement au sein de l'union hétérosexuelle ? En revanche, la grande majorité des femmes rêvent d'un havre, d'un foyer où la durée serait garantie (la durée, cette valeur fondamentale de l'érotisme féminin, comme dit Suzanne Lilar dans *Le Couple*). Pourquoi abandonneraient-elles ce comportement en adoptant la solution de Lesbos ? N'aura-t-elle pas, bien au contraire, — la lesbienne — une chance plus grande d'atteindre cet idéal avec une partenaire qui rêve également de durée et de fixation ?

Allons plus loin encore. Autant l'on comprend, l'on peut même approuver que la Société cherche — dans les mesures du respect des droits de chacun — à assurer de durée l'union hétérosexuelle, garantie de protection des intérêts de l'enfant, autant on admet que ce soit là une des raisons de l'institution conjugale — autant on se demande ce que la Société (ou ses porte-paroles comme le Docteur Eck qui s'en proclame le défenseur) a à voir avec le plus ou moins de durée d'une union homosexuelle ? Sans doute, dans la plupart des cas, l'homosexuel rêve de durée et de fixation, même si les aléas de sa nature masculine — telle que l'ont produite sa société et son Histoire — le conduisent à renier par ses actes cet espoir qu'il poursuit en théorie si tenacement. Mais enfin, que ce bonheur lui soit en fin de compte assuré ou défendu, ce n'est affaire qu'entre lui et son partenaire, et je ne vois pas ici ce que le Social ni sa morale peuvent avoir à en juger puisqu'il n'y a pas de troisième être faible et impuissant, l'enfant, à protéger.

C'est pourquoi je ne vois aucune supériorité éthique dans

le fait, si simple à expliquer par les aspirations différentes des deux sexes, que les unions des lesbiennes sont en général plus durables que celles des pédérastes.

Reste la fameuse question de la « dignité », de la « discrétion ». Si ces unions féminines passent davantage inaperçues, est-ce en raison d'une conduite plus louable, ou des mœurs mêmes de ce monde qui condamne plus rigoureusement Sodome que Gomorrhe ? Dans la rue, dans un endroit public, le geste le plus simple — poser la main sur une épaule, prendre le bras — est remarqué, même en dehors de toute malveillance, s'il est le fait d'un homme pour un autre. Entre deux femmes, il passe totalement inaperçu. Personne ne se scandalisera de voir une femme en embrasser une autre, ou de l'entendre lui prodiguer des mots tendres. N'est-ce pas la raison pour laquelle les lesbiennes sembleront moins exhibitionnistes ? Pour l'être, elles devront se donner beaucoup de mal ! Et deux hommes le semblent si facilement sans le vouloir !

Il y a, à la base de l'indulgence que vous marquez aux adeptes de Sapho, cher docteur, un certain dédain dont vous êtes peu conscient ; c'est celui-là même de toute la civilisation judéo-chrétienne. Ce qui se passe entre femmes n'a aucune importance. Des baisers, des caresses, des contacts, des attouchements, tout cela n'est qu'un pâle ersatz de ce que peut l'homme, et l'homme seul, sur la femme ou sur un autre homme ; le mâle seul est fourni d'un outil capable de laisser une empreinte, fécondante ou non, mais en tout cas une marque, une trace qui modifie l'extérieur comme le soc de la charrue ou la hache du bûcheron ; alors que dans l'amour lesbien l'étreinte n'a pas plus de consistance que le sillon tracé sur l'eau ! Beaucoup de cette idée fixe — et démentie par les faits — qu'un homme qui possède un adolescent, fût-ce une seule fois, lui laisse un souvenir qui ne s'effacera plus et compromet gravement son orientation érotique, beaucoup de ce préjugé à la base des lois répressives et d'un livre comme « Sodome » est dû à une transposition inconsciente de ce respect terrifié, de cette consternation tremblante que l'homme porte à son propre phallus, divinité assimilable à la foudre de Zeus.

Pour les femmes dépourvues de cet attribut qui est le sceptre redoutable de la Nature, cher Docteur, vous ne pouvez qu'éprouver une pitié un peu narquoise, un dédain attendri quand elles simulent entre elles ce qui ne saurait être que parodique. Nul doute que l'apparition du véritable

Dieu ne mette bon ordre dans ce qui n'est durable que chez de pauvres esseulées, dépourvues de grâce physique et d'attrait, obligées de se rabattre sur cette caricature. « La transgression intéresse moins la femme que l'homme... L'esprit de transgression du pervers trouve moins de place chez elle et on peut même dire que c'est par déception de n'avoir pu construire qu'elle glisse souvent vers l'homosexualité, etc... » (p. 329). Voilà la raison de votre tolérance, Docteur : le grand mal, c'est donc la transgression, cette transgression impossible à méconnaître dès que la sexualité est cérébralisée (4) qui s'affirme avec tant d'éclat chez Sodome et en fait à vos yeux cette sorte de cité du Mal absolu !

Faut-il redire ici ce que tous les Arcadiens connaissent, à quel point cette description est contraire à la réalité ? Qu'il n'existe à Lesbos qu'un pourcentage minime de vieilles filles déçues et prêtes à abandonner leur amie si l'Homme rêvé, inaccessible, tentateur, se profile à l'horizon ? Que le mariage de la lesbienne n'est pas davantage promis au succès que celui de l'homosexuel mâle, à plus d'un juste titre redouté par vous ? (5). Que j'ai connu, que nous connaissons tous des lesbiennes ravissantes, d'une féminité et d'une coquetterie de vedettes de cinéma, qui réalisent des mariages satisfaisants à tout point de vue et ne peuvent s'empêcher de revenir — au moins en cachette et de temps à autre — à leurs aventures féminines ? Que certaines lesbiennes mariées, par souci de rigueur morale et de fidélité, par amour sincère pour leur mari parfois, ayant quitté toute relation homosexuelle sombrent dans l'angoisse, la mélancolie, réagissent par des maladies de peau, des asthmes et des crises nerveuses ? Bref, que l'homosexualité féminine, loin d'être dans tous les cas ce type de ridicule et pathétique compensation d'un « amour normal », peut être

(4) De votre propre aveu, et souvent aussi dans l'hétérosexualité comme le prouve l'œuvre de Georges Bataille !

(5) Entendons-nous là-dessus. Le mariage de l'homosexuel occasionnel peut être une réussite parfaitement valable, comme je l'ai indiqué plus haut ; celui du bisexuel capable de mener de front une vie conjugale et quelques aventures masculines peut être préféré par beaucoup d'épouses au mariage avec un don Juan, et plus d'une femme pensera trouver dans l'homosexualité interférente de son mari une garantie de fidélité hétérosexuelle ; mais dans le cas d'un homosexuel affolé par sa nature et cherchant à la fuir et à la refuser dans le mariage, je suis parfaitement d'accord avec le Dr Eck pour y voir une promesse de catastrophe et le déconseiller absolument.

aussi enracinée dans la femme et même traduire parfois une révolte et une horreur de l'étreinte masculine égales à la révolte et à l'horreur de certains invertis mâles pour le sexe féminin ?

C'est même à mon avis le seul cas qui relève fondamentalement des soins analytiques, car mon option personnelle est la suivante : la névrose, état négatif, ne relève jamais d'une attirance vers un sexe quelconque, le sien ou l'autre — l'attirance étant un phénomène positif — mais dans le dégoût et le rejet absolu d'un sexe quelconque, le sien ou l'autre, rejet et dégoût étant des phénomènes négatifs. C'est pourquoi je répète ce que je dis dans « Y a-t-il encore des hommes ? » : le type de santé psychique idéal me semble la bisexualité, même si une seule des tendances, pour des raisons sociales et extérieures, peut être pleinement vécue.

E. — A présent que nous avons examiné ces quatre points et le développement qu'ils entraînent, il reste à dire quelques mots sur le système *prophylactique* de mon ami le Docteur Eck.

On ne saurait mieux y répondre que l'a fait Jacques Valli. J'ai été aussi effarée de surprise que lui en lisant cette sombre description d'une Sodome à l'affût de tendres proies dans un souci obsessionnel de prosélytisme puisque, comme le soupire un homosexuel, « nous ne nous reproduisons pas ! » (sic.). Pas plus que J. Valli et Marc Daniel je ne savais que la période d'instabilité affective où un adolescent peut (un simple peut-être) se voir *dévié* par initiation pédérastique soit autre chose que de très courte durée. « Le risque de contagion de l'homosexualité va bien au-delà de 21 ans et j'ai connu des sujets qui ne sont révélés homosexuels qu'à 25 et même 30 ans ». (p. 256). Comment peut-on confondre des expériences survenues à cet âge, et qui proclament avec éclat de très anciennes tendances longuement refoulées, avec l'initiation fortuite, brutale et néfaste d'un enfant « séduit » par quelque vilain monsieur ? « Le péril homosexuel existe et la première prophylaxie est de ne pas le sous-estimer ». (Ibid.) Quel péril ? Celui de limiter les naissances dans un monde surpeuplé qui attend la pilule comme un miracle ? Celui d'éviter à quelques femmes ou jeunes filles la catastrophe d'une grossesse précoce, d'un mariage hâtif, d'un viol crapuleux, d'un désespoir d'amour, d'une union lamentable, d'un de tous ces périls, bien réels ceux-là, que l'hétérosexualité amène dans son cortège ? Et que signifie cette « déviation » dont il faut se garder comme

d'un bacille ? Si le Docteur Eck nie si tenacement le stade bisexuel de l'adolescence, d'où surgit cette tentation irrésistible à laquelle succombera le même adolescent ? Pourquoi doit-il en être marqué pour la vie ? Ce fléau mystérieux qui frappe à jamais la victime et en fait un futur bourreau, qui de l'objet séduit et innocent fait un futur bourreau, séducteur, de façon irréversible comme le Mal Absolu, il a un nom. Fidèle spectatrice des films d'horreur, je le dénonce : c'est celui de Dracula. Oui, cher Docteur : croire à la contre-nature, c'est croire aux vampires.

FRANÇOISE D'EAUBONNE.

DOCTEUR VALENSIN

## LA PROSTATE

*Ne manquez pas de lire cette véritable histoire de la prostate..., vous vous instruirez et vous vous amuserez*

Ed. Jeune Parque — 9 F

JAMES LEO HERLIHY

## UN COW-BOY DE CHARME

*« bien agréable à lire »*

Ed. Stock — 15 F

## UN JOUR, PRÈS DU PORT...

par YVES CERNY.

Il est exceptionnel que j'entrouve ce que d'aucuns appelleraient le chapitre des occasions manquées. A vrai dire, je pense qu'un tel chapitre n'existe pas dans le livre de mes souvenirs. Si, presque toujours, je suis resté en-deçà de ce que tant d'autres auraient fait, c'est que je tenais avant tout à une certaine qualité d'amitié. Pensant avec Carco (mais pour d'autres raisons) : « On ne devrait jamais coucher avec quelqu'un qu'on aime, ça abîme tout » (1), je renonçais sévèrement au « suprême sanglot d'exaltation » pour ne pas courir le risque de rompre une camaraderie, d'éloigner une présence qui m'étaient également chères.

\*  
\*\*

Un jour, près du port, à La Rochelle, le hasard m'a offert l'image parfaite de ce dont je rêvais.

J'étais à la veille de m'embarquer pour un de ces pays auxquels on donnait, alors, le nom de « colonies ». J'avais à peine vingt-trois ans. Je partais volontiers. J'étais seul, mais comme on peut l'être entre un train qui vous a éloigné du passé et le bateau qui vous conduira vers l'avenir.

Me paraissait bien finie certaine amitié qui avait marqué mon adolescence. Je savais — mais ne m'avouais pas encore — qu'elle ne pouvait contenter ni *lui*, ni moi, ne serait-ce que parce qu'elle nous avait fait côtoyer ce qu'il considérait comme l'enfer, quand je voulais y voir le paradis.

Un chapitre était clos; une page blanche s'offrait à moi. Pourquoi n'aurais-je pas pensé qu'elle pourrait être la plus belle de ma vie?

J'étais donc seul, mais sans tristesse ni ennui. C'est alors

(1) Cité par Colette dans *Le Pur et l'Impur*.

## UN JOUR PRÈS DU PORT...

que deux jeunes hommes m'ont dépassé; deux marins : pas des matelots, des pêcheurs.

De même taille, grands et robustes, vêtus de bleu marine, coiffés de la casquette à courte visière de drap gansée, chaussés de gros sabots de bois blanc — qui n'alourdisaient même pas leur marche —, ils allaient, comme des frères jumeaux, comme deux camarades, parcourant le quai à longues enjambées, bavardant de la même voix, chacun écoutant son copain dire ce qu'il aurait pu dire lui-même, chacun vivant la vie de l'autre.

Je m'étais arrêté pour les regarder s'éloigner de leur grand pas viril, pour écouter leurs voix mâles poursuivre ce monologue alterné, jusqu'à un estaminet, là-bas, où ils étaient entrés pour s'offrir à boire d'une hourse commune...

... et j'avais rêvé d'être, indistinctement, l'un ou l'autre de ces beaux jeunes hommes, pour que la vie me soit deux fois moins lourde et mes joies deux fois plus douces.

\*  
\*\*

Quelques années étaient passées. J'étais revenu en France et m'étais fixé à Marseille.

Fixé? Le mot me fait sourire... Où me serai-je jamais fixé? Où aurai-je jamais été autrement qu'en transit? Il y avait des mois et des mois que je parcourais quotidiennement la Canebière, que des rabatteurs m'arrêtaient encore pour me proposer l'adresse de quelque « maison d'illusions » ou un jeu de photographies obscènes : pour eux, mon air de touriste, d'étranger primait ce qu'il y avait de déjà vu dans ma physionomie.

L'année où la présente anecdote se situe, je mangeais seul, à midi, non loin de mon bureau. En faisant vite, je pouvais disposer d'une bonne heure et demie avant la reprise du travail. Alors, chaque jour, sautant dans un tram pour me rapprocher du but, je courais voir un monument, un quartier, un site dont j'avais entendu parler. C'était Longchamp ou le Pharo, Saint-Victor ou Saint-Laurent, le jardin Pierre-Puget, le vallon des Auffes, la « Bonne Mère »...

Je m'asseyais sur un banc ou m'appuyais du ventre à une murette. Le soleil me rejoignait; le grand ciel d'azur vibrant m'imprégnait peu à peu. Venait enfin le moment que j'attendais : celui où, sans penser à rien, mon esprit se sentait détaché de tout. Alors, je me disais heureux.

Parfois, quelqu'un s'approchait, s'arrêtait comme moi, demandait du feu ou annonçait le mistral. Il arrivait même qu'une conversation s'ensuivît et nous nous quittions sur une poignée de mains.

Quelques jours plus tard, je retrouvais mon bonhomme, lui disais bonjour et je voyais bien, à son étonnement, qu'il ne me *remettait* pas, comme on dit là-bas. Pour lui, la fois d'avant, j'avais été moins qu'un comparse : à peine une réplique.

Qu'importe! Quand je retrouvais mes paperasses, je pensais qu'une telle rencontre pourrait bien, un jour, donner un sens à ma disponibilité et je vivais de l'espérer.

\*  
\*\*

Un jour, près du port, à côté de la Tourette, je rêvais vers le large lorsque je sentis une présence à quelques mètres de moi.

Je regardai : c'était un garçon d'une vingtaine d'années, qui me souriait de façon si franche, si avenante que je crus, d'abord, qu'il me connaissait. Je lui souris aussi, hésitant; puis je compris que nous nous rencontrions pour la première fois.

Il était pauvrement vêtu : une casquette fanée, un complet gris usagé, des espadrilles. Pas de linge, mais un maillot de coton bleu marine dégageant le cou. Le teint clair, les yeux un peu plus chauds que noisette et les cheveux plus dorés que châtain.

(Je m'interroge : comment étais-je à l'époque? J'approchais de la trentaine; j'étais vêtu comme on l'est quand on travaille dans une administration, de plus à une époque et dans une ville où seules les couleurs sombres, de l'automne au printemps, étaient considérées comme « habillées ». Je portais un béret basque à cause du vent, mais le béret basque passait, alors, pour très convenable. Au fait, que voyait-il en moi?)

Il y avait dit quelques mots à propos d'un bateau qui sortait de la Joliette et j'avais répondu du même ton.

Il paraissait heureux de me parler. Le peu que je disais l'autorisait à continuer.

Il y eut pourtant un silence, puis, sans préparation, il proposa :

- Si on allait prendre un verre?
- Pourquoi pas? Why not? Warum nicht?
- A la disposicion de ousted!

J'avais ri et mon rire m'avait suivi jusque dans ce petit café où nous nous étions accoudés au comptoir.

Là, je l'avais regardé de façon à marquer que j'entendais offrir les consommations.

— Deux blancs! avait-il commandé, ajoutant : « Des *momis* ».

Je commençais à pénétrer le langage du cru : un *chaud à la blanche*, par exemple, c'était un café avec de l'eau-de-vie; une *mominette*, un « pastis » dans un petit verre.

Ce fut vite servi et bu. Je n'avais pas atteint mon porte-monnaie que mon compagnon avait déjà jeté une pièce sur le zinc.

J'essayai de la lui faire reprendre, mais il avait écarté ma main, disant :

— Patron! la même...

Et nous avions avalé notre deuxième petit verre de vin blanc sans que je pusse payer autre chose que cette deuxième tournée.

Puis nous étions sortis et, ne sachant comment m'adresser à lui (je ne lui avais encore dit ni tu, ni vous), j'avais regardé ma montre et feint une grande hâte :

— Il ne me reste que dix minutes pour arriver rue Saint-Fé!

— Il y a le tram, en bas.

Je ne sais quelle crainte, alors, m'avais pris : la crainte, peut-être, de le voir me suivre jusqu'à mon bureau, la crainte, aussi, de mettre le doigt dans l'engrenage...

J'avais voulu le quitter en lui tendant la main; mais il ne l'avait pas prise. Sur ses espadrilles silencieuses, il dégringolait maintenant l'escalier à mes côtés. Justement, le tram allait partir.

— Vite! avait-il dit en me poussant.

J'avais sauté en marche, me retournant pour l'aider. Mais il était resté sur le trottoir, agitant gentiment la main et, brusquement, j'avais compris combien il était désintéressé et combien j'avais été un imbécile et une sombre brute de partir sans avoir posé le moindre jalon.

\*  
\*\*

Mais il était écrit que nous nous reverrions et je le rencontrai huit ou dix jours plus tard, quai de Rive-Neuve, alors que je courais rejoindre des amis qui m'attendaient pour dîner : je me dépêchais, ayant laissé passer l'heure.

En nous retrouvant, nous avons réagi à contretemps : moi, j'avais d'abord pensé à cette nouvelle cause de retard, puis souri à sa bonne figure franche; lui, souri de me reconnaître, puis hésité devant mon air impatient.

Mais la leçon de notre première rencontre avait porté ses fruits; j'allai droit au but :

— Ce soir, je suis pris, mais il faut absolument qu'on se revoie! On pourrait dîner ensemble. Quand? Demain? D'ac! Alors, ici, à la même heure.

J'étais agité, j'étais heureux; je riais tout seul en pensant qu'une fois de plus, je n'avais dit ni vous, ni tu, style Célimène : « *Voulons-nous nous asseoir?* »

« Demain, pas de doute : je le tutoie. Je veux dire : on se tutoie. »

\*\*

Je l'avais conduit dans ce restaurant, au bas de la rue Fort-Notre-Dame, où l'on mangeait bien. Des gens aisés s'y rendaient; mais aussi des artistes, des étudiants et, parfois, quelque docker égaré. Assis dans un coin, à l'extrémité d'une des rangées de tables, contre le mur, nous serions, sans doute, tranquilles.

Je l'avais fait asseoir sur la banquette, un peu par courtoisie invétérée, afin de marquer aux yeux du patron que je traitais mon invité en égal, beaucoup, sans doute (mais je voulais ignorer ce calcul) pour que ses vêtements pauvres fussent moins visibles. En la faisant pivoter comme par jeu, j'avais enlevé sa casquette, qu'il aurait peut-être bien gardée sur la tête.

Au début, nous étions restés isolés. Puis un couple était venu à côté de nous : un très beau garçon, de quelques années mon aîné, sûr de lui et visiblement fier d'être accompagné d'une jeune femme charmante. Une rapide évaluation lui avait suffi pour décider de nous ignorer. Sans doute, eût-il apprécié que sa compagne fit de même, mais, après s'être intéressée à la salle et aux autres femmes, elle s'était avisée de notre présence et nous avait regardés tour à tour, avec un point d'interrogation dans les yeux. Il m'était facile de suivre le travail qui se faisait dans son esprit. Tout en mangeant, elle répondait à son compagnon mais, parfois, manquait une réplique : c'est qu'elle réfléchissait et essayait de situer mon camarade par rapport à moi.

Je crois qu'il s'appelait Roger ou Georget : j'ai ces sons dans l'oreille. Il était gentil et discret, malgré sa faim cer-

taine, très ignorant, aussi, de toutes les bonnes choses que la carte annonçait et assez dérouté par ce que je lui proposais. Du saucisson, un bifteck-pommes frites l'eussent comblé. J'allais à de tout autres mets.

Au début, il s'était montré très sobre, mais je l'avais poussé à boire, plus pour dissiper une petite gêne que je croyais percevoir en lui que pour le griser. Après quoi, je m'en étais repenti, craignant soudain, s'il parlait, qu'il trahisse par les sujets qu'il aborderait et le vocabulaire qu'il emploierait, tout ce qui le séparait de moi.

Alors, parce que j'étais à la fois heureux et inquiet, parce que j'avais bu plus que lui, parce que je voulais donner de nous une idée flatteuse à notre voisine, je m'étais mis à parler, à parler — à « phraser », même, comme dit un de mes amis, qui oublie qu'à monologuer presque toujours seul, on finit par s'exprimer comme on écrit.

Ainsi que je me l'étais promis, j'avais tutoyé Georget d'emblée et avais voulu le mettre à l'aise en l'invitant à en user de même à mon égard. Belle naïveté! Je pense que la chose n'avait jamais fait de doute dans son esprit.

Une ou deux fois, le vouvoiement était revenu dans mes propos et, chaque fois, la jeune femme avait, d'un haussement de sourcils, marqué son attention.

Enfin, le café bu — il en avait voulu, je n'en prends pas le soir — nous étions sortis du restaurant, moi le faisant passer devant, pour masquer un peu sa sortie.

\*\*

Il ne m'avait rien demandé, que des cigarettes que j'avais aussitôt achetées, et m'avait suivi silencieusement jusqu'au tram qui nous mènerait chez moi.

Il faisait doux et nous avions pris place dans la « baladeuse » toute ouverte à l'air de la nuit. Il avait remis sa casquette et, faisant semblant de jouer, je la lui avais de nouveau retirée, car c'était bien ce qui « marquait » le plus mal dans sa silhouette; or, j'avais cru reconnaître, sur la plate-forme du tram, un autre locataire de mon immeuble.

Nous étions descendus au terminus et Georget m'avait encore suivi sans m'interroger.

J'avais fait un crochet, à cause de l'autre locataire; mais j'avais dû me tromper car ce voyageur avait brusquement disparu sans que j'eusse vu de quel côté.

Il restait à passer devant la loge de la concierge, dont la fenêtre sur la cour était ouverte et éclairée. Mais, tournée de dos, la vigilante préposée était plongée dans un journal, à côté du poste de radio tonitruant.

Nous avions donc atteint sans encombre l'ascenseur et sa cage, visible de l'escalier.

Là, cédant à une brusque envie, j'avais posé la main sur le cou de Georget et voulu le rapprocher de moi. Mais les jambes d'une personne qui attendait l'ascenseur à un étage intermédiaire étaient apparues et je m'étais écarté sans qu'il réagît, trop occupé qu'il était à compter les paliers.

Enfin, sans rencontre fâcheuse, nous avons été chez moi et j'avais entrepris d'éclairer les pièces, de fermer les rideaux, de créer une semblant d'intimité dans ce petit appartement trop bien tenu, où je n'avais jamais amené « quelqu'un ».

\*  
\*\*

De nouveau, je m'interroge. Dans ce décor très « Barbès supérieur » de ronce de noyer, de meubles rangés et astiqués, de carrelage presque agressivement neuf (les *tomettes* rouges du midi), que pouvait-il bien voir? La demeure d'un jeune bourgeois aisé, sans doute.

Il ne pouvait deviner que je payais le mobilier à tempérament, que je n'avais pas la radio, crainte de m'endetter un peu plus, que ma cuisine était dépourvue de tout ustensile et que je ne prenais la femme de ménage que trois jours par semaine, me réservant le grand nettoyage du samedi...

Mais il y avait une salle de bain vaste, complètement installée, d'un vert un peu trop soutenu, avec une baignoire que j'avais commandée très grande, à ma taille, avec une douche au-dessus.

Georget avait préféré le bain à la douche et, tout nu, déshabillé en un tournemain, surveillait gravement la montée de l'eau coulant à gros bouillons.

J'avais jeté un coup d'œil au beau petit gars carré, râblé, au corps plus viril que ne le laissait prévoir sa figure de gosse — vingt-trois, vingt-quatre ans, sans doute, et un léger duvet blond roux sur les avant-bras et les cuisses —, puis j'étais revenu à mes soins d'hôte attentif : enlever le dessus du divan, ouvrir en biais la couverture et le drap, allumer la lampe alsacienne du chevet, éteindre le plafonnier.

J'avais commencé à me dévêtir avant de regagner la salle de bain.

Heureux, détendu, la tête seule émergeant de l'eau savonneuse, Georget savourait le plaisir d'un bain très chaud, légèrement parfumé, tantôt faisant clapoter l'eau, tantôt soulevant un pied hors de la mousse.

Assis sur un tabouret, j'avais joué à attraper ce pied, solide, carré comme lui et tout rosi, aussi, par le bain. Il avait souri vaguement et je pensai, à ce moment, qu'il aurait accepté que ma main parcourût franchement son corps; mais j'avais préféré attendre.

En revanche, quand il était sorti de la baignoire après s'être abondamment douché — je le revois la tête renversée, les yeux clos, la bouche ouverte, sous la pomme — je l'avais enveloppé d'un grand peignoir et j'avais serré à pleins bras, contre moi, ce corps vivant, musclé, qui acceptait mon étreinte.

Ayant rapidement posé mes lèvres sur une épaule ronde et douce, je l'avais poussé vers le studio :

— Va! couche-toi; j'en ai pour cinq minutes.

Cinq minutes? C'est vite dit. Avant de me doucher moi-même, j'avais voulu vider et nettoyer la baignoire et éponger toute cette eau qui avait giclé.

J'avais aussi placé les vêtements de Georget sur un dossier de chaise, de bien pauvres vêtements, qui paraissaient encore plus usagés maintenant qu'un jeune corps ne les soutenait plus. Il n'y avait pour ainsi dire rien dans ses poches, à l'exception d'un mouchoir à peu près propre, d'un bout de crayon, d'un petit carnet donné en réclame par une marque d'apéritif, d'une cigarette pliée en deux et de quelques pièces de monnaie : de quoi payer le tram, ou un demi, ou rien — et j'avais pensé : « Bon! Demain, on verra », sachant bien que je ne le laisserais pas repartir les mains vides, bien que je fusse convaincu qu'il ne demanderait rien.

Enfin, j'avais laissé allumée la lampe de l'antichambre, qui éclairerait discrètement le studio par la porte à demi-vitrée, une fois la lampe alsacienne éteinte, et j'avais rejoint mon petit gars.

(à suivre)

YVES CERNY.

## A LA SAINT-SYLVESTRE

par FERNAND JACOB.

Dormir... Plus que quelques heures pour dormir... Il me faudra me lever tôt demain, ou plutôt ce matin... L'horloge de l'église vient de sonner une heure... Pourquoi ne puis-je dormir? C'est seulement que la chaleur m'étouffe. Je n'aurais dû garder que le drap, août est insupportable dans ce pays. Je suis fait pour des climats sombres et des saisons glacées. Pourtant, bien que ma peau soit moite de sueur, n'y a-t-il que la chaleur pour me tenir éveillé? Je me levai, ouvris les volets : ma fenêtre donnait sur la place plantée d'arbres d'une petite ville d'Algérie. En face, sur un fond de montagnes nettement découpées à l'horizon, le clocher se dressait dans un ciel ruisselant d'étoiles. Au loin, des grenouilles coassaient sur le bord des séghias. De temps à autre, le jardin de ma logeuse résonnait de la voix caverneuse d'un crapaud. Quelle oasis que ce jardin aux grands murs couverts de vignes luxuriantes, aux massifs de fleurs, aux arbres chargés de fruits, dans cette ville brûlante perdue dans les étendues arides!

Sans bruit, je quittai ma chambre pour le vieux jardin, je suivis une allée abritée de tonnelles, jusqu'au puits centenaire envahi de volubilis. Comme je me dirigeais vers le lavoir, le crapaud se tut à mon approche. Le tuyau d'arrosage une fois en place, j'ouvris le robinet brusquement : le jet glacé me fit pousser un soupir saccadé et tous mes muscles se contractèrent. Mais ma persévérance fut vite récompensée : bientôt l'eau me parut couler tiède sur mon corps que je frottai de toutes mes forces du plat de la main.

Remonté à la hâte, j'allumai et me frictionnai devant l'armoire. La lumière jaune de la vieille ampoule électrique flattait mon corps réfléchi en entier dans la glace. Avec complaisance, je contemplai la belle image, suivant en moi-même la lente formation des émotions érotiques. Mes mains éprouvaient les contours de mes épaules solides, de mes pec-

toraux gonflés, des longs muscles de mes jambes. La lampe suspendue sur ma tête allumait tous les reflets de mes cheveux blonds, très courts mais très drus. Longtemps je regardai ainsi ma beauté; est-elle le bonheur, est-elle le malheur de ma vie? Alors se mit en marche le train de mes désirs et du même coup celui de mes doutes : pourquoi ai-je été condamné à vivre dans l'insatisfaction, moi qui suis le fils de la Beauté? Vivre loin de mon idéal me rend morne et vil. Me serait-il un jour permis de traverser ce miroir, de toucher cet homme debout face à moi, de le retrouver tel qu'il m'apparaissait ici, non moins blond, non moins délectable, non moins sublime? Je le voulais, je le voulais pour moi seul, d'un désir forcené et impuissant. Posséder sa vie, chaque cheveu de sa tête, chaque heure de sa destinée, le savoir à ma dévotion, totalement retiré du monde pour mon bon plaisir, étranger à tout ce qui ne serait pas moi, indifférent à tout plaisir, si minime soit-il, qui ne viendrait pas de moi. Personne, j'en suis sûr, ne goûterait comme moi le bonheur de tenir dans sa main la vie d'un autre, personne ne souffre plus cruellement que moi de la jalousie. L'infidélité la plus légère me blesse, même en ceux que je n'aime pas. Etrange et dévorant instinct de la domination! Je m'empoisonne, je brûle, je me déchire dans les tourments, je meurs de rage; la moindre protestation d'amour m'est alors délicieuse, les rebuffades me poignent; je souffre tout entier, je me défais, je sombre.

Mes yeux s'étaient emplis de larmes, ma figure se contractait dans les pleurs. Car, pour comble de malheur, avais-je une quelconque occasion d'exercer ma jalousie? Aucune, absolument aucune. Et pourtant ma main gauche devrait porter l'alliance. C'est écrit dans un registre municipal de Cherbourg : je me suis marié. Le deux juillet mil neuf cent cinquante, oui. Vous voyez, il y a dix ans de cela; il y a tellement longtemps que j'ai oublié comment cela s'est fait. Elle était jolie, certes, mais ce n'est pas une excuse. Réellement, j'ai oublié. Malgré toutes ses qualités, elle me pèse terriblement; elle m'exaspère parce qu'elle est irréprochable, inattaquable, impeccable, parce qu'elle a eu un enfant, dont les faits et gestes me sont scrupuleusement rapportés dans les deux lettres hebdomadaires. Elle me tue par ses vertus, et il me faut mourir en silence, puisque j'ai dit oui. Oh certes, ce n'est pas elle qui fournira le moindre prétexte à ma jalousie! Je suis sa vie, je suis son dieu. Mes larmes brillèrent à nouveau à cette pensée, car je prenais

à mes yeux le rôle de victime. Elle vivait heureuse, elle, se nourrissant de moi, tandis que je me consumais dans la solitude, dans la résignation... Et pour plus de sûreté, elle avait eu cet enfant qu'elle chérissait comme le garant de son confort et de ma servitude. Jeanne — c'est son nom — a parfaitement réussi sa vie. Et pourtant tu vois, Jeanne, j'ai enlevé mon alliance. Je suis heureux d'être à deux mille kilomètres de toi. Cette guerre, c'est mes vacances, mon répit avant que tu ne reprennes possession de moi.

Et pourtant, parlons sans hypocrisie : l'abandon de mon alliance n'était pas un geste purement symbolique et ne datait que de quelques jours. Dans une des rues les plus modestes de la ville, on pouvait en ce temps-là s'arrêter devant une sorte de très vieux café sis dans une maison en retrait des autres. A l'exception d'une enseigne aux allures médiévales portant l'inscription « A la Saint-Sylvestre », rien à l'extérieur ne dénonçait le débit de boisson. Deux pompes à essence gardaient l'entrée; devant les fenêtres aux volets verts, un jardin bien tenu que défendait un haut grillage regorgeait de fleurs abondamment arrosées. Les fenêtres du premier s'ouvraient sur un long balcon de bois abrité d'une verrière et couvert d'une immense vigne dont les sarments couraient jusque sur l'auvent, jusque sur les tuiles de la maison. L'intérieur plus encore que l'extérieur donnait au visiteur assoiffé une sensation de fraîcheur par comparaison avec la rue torride. Les tables, les chaises, le comptoir étaient d'un vieux bois patiné par plus d'une génération. Les murs, le plafond aux grosses poutres noires étaient badigeonnés d'un rose pâli à l'extrême. Le maître de céans n'avait toléré aucune de ces horreurs picturales en usage dans les cafés de village de ce pays : les murs s'illuminaient de vastes plateaux arabes de cuivre rouge qui miroitaient dans la pénombre. Une grande arcade au rideau de perles de bois donnait sur une salle silencieuse où trônaient deux tables de billard.

Il n'est pas superflu que je me rappelle ces lieux : ils ont donné leur couleur à une page de ma vie. La première fois que j'entrai, la salle était comble; à chaque table un groupe d'hommes plutôt âgés jouait passionnément à la belote en buvant l'anisette; on avait même placé quelques tables dehors, entre les fleurs et les pompes à essence; la salle, peu éclairée, était pleine de fumée, d'une vague musique et du cliquetis des boules de billard; une femme accorte faisait la navette entre le zinc et les tables; un jeune arabe

apportait l'eau, la glace, les verres, la kémie. Tout de suite mon regard fut attiré par le comptoir, car l'éclairage y était plus vif qu'ailleurs et le patron s'y tenait en manches de chemise. Prosaïques et ternes, les êtres et les lieux gravitaient docilement autour de lui. Très grand, très affable, il causait d'une voix lente avec ses clients accoudés, écoutant avec bienveillance leurs insignifiantes histoires. Je suis tenté de ne pas en dire plus long sur lui, car je ne saurais le décrire sans répéter ce que j'ai dit de moi-même. Ses cheveux blonds flamboyaient sous la lumière jaune d'une rangée de lanternes aux verres colorés fixées au mur. Ses yeux bleus n'étaient pas moins clairs que les miens. La teinte sombre de sa peau de blond depuis toujours brûlée par le soleil rehaussait la pâleur de ses yeux et de ses cheveux. Je m'accoudai discrètement, l'écoutant parler voitures à un mécano en salopette avec un outrageux accent.

Soudain — avait-il senti le poids de mon regard? — il tourna vers moi ses yeux pleins de sourires, où je vis luire un instant une lueur de surprise sérieuse, tout de suite effacée par un pli joyeux.

— Monsieur?

— Je voudrais un café.

Bientôt le café fut servi. Chacun de ses gestes me séduisait. Le col blanc de la chemise laissait voir un cou assez fin quoique vigoureux, les travaux avaient abîmé ses mains sans pouvoir en détruire les proportions parfaites; elles portaient en plusieurs endroits des traces de menues blessures plus ou moins cicatrisées. Tant de beauté chez ce garçon fruste ne saurait aller sans contrepartie, me dis-je dans mon habituelle manière pessimiste.

— Ce doit être fatigant de parler à vos clients de tout ce qui les intéresse? » hasardai-je histoire de le sonder, dès que le mécano fut parti.

— Ça leur fait plaisir, c'est le principal.

— Vous aimez leur faire plaisir?

— Ils viennent pour ça, fit-il après réflexion.

— Ils devraient venir pour boire.

— Non, ils viennent surtout pour se voir les uns les autres. Surtout ces temps-ci, on a besoin de se sentir ensemble, vous savez?

— Et vous, vous aimez qu'on vous parle?

— Ça dépend... « Il hésita ». Ça dépend qui c'est.

— Les militaires, par exemple, ils n'ont pas l'air intéressant.

— Ça dépend, il y en a quelques-uns de bien.  
 — Mais vous, à qui aimez-vous parler?  
 — Vous voulez me connaître, hein? » fit-il d'une voix très calme, très lente, avec son accent outrageux.

Je rougis violemment mais sautai sur l'occasion.

— Oui, c'est ça, j'aimerais beaucoup vous connaître, beaucoup. » J'avais mis toute ma séduction dans ma voix. Il resta longtemps devant moi, les yeux baissés, à essayer des verres, sans que j'ose prononcer un mot de plus.

Je perdais espoir et contenance, lorsque les yeux bleus se levèrent sur moi, pleins de sourires. Mon cœur bondit. Cependant, avant même que j'aie trouvé le temps de lui retourner son sourire, il servait un verre de vin à un second mécano en lui parlant de « la voiture à Victor ». Comment la mécanique peut-elle offrir matière à de si longues conversations? Jamais cette question ne m'avait consterné plus qu'en cet instant. Il semblait m'avoir totalement oublié et mon espoir faiblissait à nouveau, lorsque le mécano numéro deux s'en alla. L'essuyage des verres reprit de plus belle. Je décidai de frapper un grand coup.

— Combien vous dois-je?

— Quarante francs.

— Voilà. Alors, au revoir.

— Au revoir.

Je sortis, plutôt dépité, sans songer qu'en entrant je n'avais rien de plus. Pourtant je m'efforçais d'espérer encore, au souvenir de son coup d'œil plein de sourires... que d'ailleurs il adressait à tout le monde. Cet homme me troublait plus que de raison; avant même de prononcer un mot, il avait remis à jour tous mes anciens espoirs, ma soif d'absolu. Tenir sa vie dans ma main, cela seul pouvait me guérir, me satisfaire. Le voir seul, lui serrer la main, voilà ce qu'il pouvait m'arriver de meilleur. Devant ma glace, dans la lumière pauvre, c'est à lui, à l'autre moi-même que je pensais en me regardant.

\*

\*\*

Le petit Arabe faisait le parterre lorsque je retournai au Saint-Sylvestre le lendemain matin.

— Dis-moi un peu », l'interpelai-je avant même qu'il ait eu le temps de s'esquiver pour prévenir le patron, « dis-moi un peu comment tu t'appelles.

— Saadane. » Ses grosses dents se découvrirent dans un gentil sourire de sa face bronzée.

— Alors tu travailles ici, Saadane?

— Maintenant oui, mais l'hiver je vais à l'école.

— Et l'hiver prochain, tu retourneras à l'école?

— Oui, et l'été je reviendrai chez M. Sylvestre.

— Et M. Sylvestre est gentil?

— Oui. Ma mère, elle travaillait chez sa mère, alors moi je travaille chez lui.

— Et Mme Sylvestre aussi est gentille?

— Mme Sylvestre est morte depuis longtemps.

— Alors M. Sylvestre est tout seul dans la maison?

— Oui, tout seul, toujours tout s...

A sa manière de s'interrompre, je sus en pâlisant que le patron était entré derrière moi. Tandis que Saadane reprenait sa tâche, je me retournai. La chemise était bleu ciel, ce matin-là; il n'en était que plus magnifique. Ses yeux pleins de sourires me regardaient avec le plus grand calme, ce qui ne diminuait en rien l'émotion qui m'étouffait. J'eus pourtant la force de demander du café. Bientôt il s'accouda de l'autre côté de la tasse fumante, ses beaux bras posés sur le zinc, car il avait retroussé ses manches. Toutes les entrées en matière si minutieusement préparées avant ma visite me parurent ridicules ou insolentes; je restai muet. Le silence ne semblait pas le gêner le moins du monde, lui; il se contentait de regarder tour à tour ma tasse puis mon visage en souriant comme si tout avait été dit. Ces deux ou trois minutes me parurent une éternité, et j'eus tôt fait de finir mon café, pour me donner une contenance. Sans rien dire, il m'en servit un autre et de ses doigts bruns y laissa tomber trois sucres neigeux. Deux autres minutes passèrent, oppressantes, interminables. Je lui mis une pièce de cent francs dans la main, il me tendit la monnaie. Mais au moment où ses doigts touchaient presque ma paume, les pièces ne tombèrent pas et ma main resta quelques secondes tendue sous la sienne.

— Onze heures?

Je le regardai, interloqué, avant de me resaisir.

— Ici?

Il hocha la tête. Comment je pris congé, je ne m'en souviens pas, tant mon émoi tintait à mes oreilles et troublait ma vue.

Bien des jours passèrent, et bien des soirs que nousregar-

dâmes venir dans les bras l'un de l'autre. J'avais eu tort de me montrer pessimiste : dans son esprit inculte, c'étaient mes propres idées que je retrouvais, et dans son âme fermée j'entrevois le reflet de la mienne. Aujourd'hui encore je ne peux penser à ces soirées solitaires sans qu'un gouffre s'ouvre dans mon cœur ni que mes yeux se mouillent. Du fond de son ignorance, il ne voyait pas le monde autrement que moi. Tout en méconnaissant la politesse du monde, il me traita avec plus d'intelligence et de délicatesse que je n'en aurais été moi-même capable. Tout ce qui venait de lui m'était aussi doux que les sourires dans ses yeux et aussi fruste que ses mains aux menues blessures.

— Pourquoi as-tu les mains abîmées?

— C'est la mécanique. C'est mon métier, un peu. J'étais en apprentissage dans une école. J'ai même mon C.A.P. Souvent je travaille chez un copain qui est mécano, pour l'aider. Si un jour je pars en France, je travaillerai dans un garage.

— Tu comptes partir en France?

— Non.

— Tu es bien ici, Sylvestre. Cette maison, ce pays, tout te va bien. Il ne faut pas partir. Et moi non plus, je ne partirai pas. Je veux rester avec toi, Sylvestre, je n'irai jamais ailleurs.

— Tu ne pourras pas rester ici. Et puis il ne faut pas. D'ailleurs tu n'as rien ici.

Je ne voulais pas aller plus loin dans mes explications : comment lui aurais-je fait comprendre la nostalgie merveilleuse que recélaient pour moi cette terre aride, sa vieille maison, cette ville coloniale semblable à lui, l'homme blond hâlé par le vent du sud? Tenir sa vie dans ma main, la garder cachée dans les paysages dépeuplés de cette contrée à l'écart des grandes routes de la civilisation, posséder chaque cheveu de sa tête, chacune de ses heures, là commençait et s'arrêtait ma vie. J'avais oublié le passé, je ne parvenais plus à envisager l'avenir. Les étés de ce pays effacent les années écoulées comme les années à venir. Dormir..., je ne désirais rien de plus, rien d'autre que dormir en sa compagnie, pour toujours. Il possédait une énorme moto, sur laquelle il m'emmena un jour visiter une ville romaine perdue sur un plateau désolé.

— Tu vois, Sylvestre, ces ruines ressemblent à mon âme.

— J'aime les ruines », fit-il sans surprise, « surtout quand elles sont loin de tout.

Et c'était bien ce qui m'enchaînait à lui : il était, nous étions loin de tout. Il était seul en moi et surtout j'étais seul en lui, seul à le connaître. Oui, bien des jours passèrent, torrides, tranquilles, mystiques, sans lendemain.

\*

\*\*

Et après toutes ces journées vint un soir où, entré au Saint-Sylvestre, je ne vis que la serveuse au comptoir et Saadane en train d'essuyer les verres.

— M. Sylvestre est en haut?

— Non, M. Sylvestre est parti.

— Parti?

— Oui, parti chez M. Poli.

— M. Poli?

Je sentais un malaise m'envahir. La serveuse, qui commençait à me connaître, s'approcha.

— Vous cherchez Sylvestre? Il est à la ferme Poli, il ne reviendra que très tard, et encore quelquefois il y reste jusqu'au matin.

J'étais atterré et cela devait se voir, car la femme me regardait d'un air surpris.

— Vous vouliez le voir d'urgence, peut-être?

— Non, non, cela ne fait rien. Et il n'a rien dit pour moi?

— Oh, vous savez, il était tellement content de savoir que M. Poli sortait de prison qu'il est parti sans rien dire.

— Sorti de prison? Je me sentais inquiet. Mais qui est M. Poli?

— C'est un cultivateur. Vous savez, la grande ferme sur la route d'Oran, en sortant de la ville.

— Mais vous dites qu'il était en prison?

— Oh, vous savez, en ce moment on met beaucoup d'Européens en prison, beaucoup. C'est le commencement de la fin, quoi.

Je retournai au Saint-Sylvestre à l'heure de la fermeture, ce soir-là. Sylvestre n'était pas rentré. Le lendemain, à l'heure de l'ouverture, le café était fermé, Sylvestre n'ayant pas reparu. Ma tendresse avait fait place à la colère, à la haine. Je le maudissais, je désirais sa mort. Rarement il m'est arrivé de souffrir comme ce jour-là. Je revins à midi; Saadane nettoyait sa vieille bicyclette derrière la maison.

— M. Sylvestre n'est pas là?

— Non, pas encore.

J'entamai une conversation puérile pour m'attarder dans ces lieux qui me faisaient tant de mal. Plus d'une heure se passa ainsi dans une vague et douloureuse attente. Et j'allais partir lorsque, dans le bruit tonnant de sa machine, Sylvestre déboucha entre les deux pompes à essence, chaussé de bottes et des lunettes de motocycliste sur les yeux. Il ne se troubla pas à ma vue et ôta posément ses lunettes. Ses yeux se plissaient comme à l'ordinaire, pleins de sourires.

— Tu m'attendais? Excuse-moi, j'aurais dû te faire prévenir.

— Me faire prévenir? De quoi?

— Que je rentrerais ce matin.

Je le suivis dans la remise où il garait sa moto.

— Sylvestre, je suis venu te dire au revoir, et pour toujours.

— Oui, c'est bien. Tu as bien fait.

C'était donc avec une franche satisfaction qu'il me voyait partir! J'étais écrasé. Pourtant mon besoin de m'expliquer, de le blesser par des mots m'empêcha de m'en aller tout de suite. Je le suivis dans la maison.

— J'enverrai une jeep pour chercher mes affaires cet après-midi.

Soudain je me mordis la lèvre, car Sylvestre ignorait que j'étais officier. J'avais toujours prétendu travailler pour la « Restauration des Sols ». Mais il sembla ne rien remarquer.

— D'ailleurs je vais bientôt rentrer en France.

J'espérais le remuer par ce mensonge, mais il ne répondit pas.

— Je te ferai porter la chemise que tu m'as prêtée, continuai-je. Je ne peux pas la garder, tu comprends?

— Comme tu voudras.

Sans se hâter, il ôta ses bottes, mettait des sandales, se peignait. Sa placidité m'était insupportable. J'aurais voulu frapper du poing ce visage bien-aimé, si sérieux, si tranquille. Brutalement, je lui saisis le poignet en criant, au bord des larmes : « Tu ne sais pas que je t'aime? » Ses yeux se fixèrent sur les miens, doux et assurés.

— Je le sais.

Je le serrai dans mes bras avec fureur, comme pour lui faire sentir l'infini de ma peine et de mon désespoir.

— Pourquoi m'avoir fait cela? Pourquoi ne m'avoir rien dit? Il fallait me prévenir, il ne fallait pas me prendre.

Il me donnait de petites tapes dans le dos, comme pour me consoler, ce qui n'eut d'autre effet que de m'exaspérer.

— Pourquoi est-ce que tu m'as pris, dis-moi? Qu'est-ce que tu croyais?

Je sentais mes larmes prêtes à couler, je m'en suis toujours voulu d'avoir la larme si facile. J'essayais de briser quelque chose entre nous, de lui faire du mal pour ne pas faire figure d'abandonné, de victime impuissante.

— Il n'y a qu'un salaud pour faire ça; tu es un petit salaud, voilà ce que tu es. J'aurais mieux fait de ne jamais te voir. Le silence m'était douloureux. « Pourquoi ne réponds-tu pas? Tu ne dis jamais rien, pourquoi? Tu penses à ton type, hein? à ton sale type! Il est... »

Il m'avait pris par les épaules sans me laisser le temps d'achever, et ses yeux d'acier s'emplirent une seconde de tant de colère que j'en fus effrayé. Sa voix, comme ses yeux, me parut d'acier.

— Je ne te demande rien. Tu n'as rien à dire. Je sais que tu es lieutenant, je connais ta logeuse. Je sais que tu es marié, que tu as un enfant.

Il alla se planter devant la fenêtre pour regarder dehors.

Alors ma frénésie tomba, et mon ahurissement passé, il ne resta plus en moi qu'une lassitude immensément triste. Je serrai sa main dans les miennes, désespérément. Bientôt les prières suivirent les menaces.

— Sylvestre, il faut avoir pitié de moi. Je vivrai avec toi si tu veux. Je travaillerai pour toi. Je ne retournerai jamais en France. Je t'aimerai toujours, je t'aimerai mieux que l'autre. Je ne peux pas croire que tu l'aimes, toi. Tu ne l'aimes pas, n'est-ce pas?

— Je ne sais pas. C'est sans importance.

— Tu ne l'aimes pas, je le vois.

— Il m'aime, lui, depuis toujours. Nous étions à l'école ensemble et déjà il faisait tout ce que je voulais. Il a toujours été pour moi, il m'a toujours défendu, il ne pourrait pas me faire de mal. Et puis il est seul, lui, alors je ne pourrais pas non plus lui faire de mal. Si je lui en faisais, je le regretterais toute ma vie. Voilà pourquoi tu ne dois plus jamais revenir ici. Mais avant que tu partes, je te dirai une chose : je t'aime, toi, et c'est avec toi que j'aurais dû aller à l'école. Et il ne faut pas m'en vouloir, quand plus tard tu penseras à moi, parce que moi aussi j'ai de la peine.

C'est vers cette époque que je pris une permission de trente jours. Trente jours pendant lesquels je ne cessai de penser à Sylvestre, le désespoir au cœur. Le soir même de mon retour je ne pus me retenir d'aller rôder dans sa rue, devant sa maison, car lequel d'entre nous est assez ferme pour jamais revenir sur les lieux de son supplice? De Sylvestre il ne restait rien. L'enseigne du Saint-Sylvestre avait disparu ainsi que ses fleurs et ses pompes à essence. Un haut-parleur beuglait une musique égyptienne dont retentissait toute la rue. Devant la porte étaient attablés des Arabes qui me dévisagèrent d'un œil méfiant. Plus qu'une maison vide, la vue de ces nouveaux occupants me fit comprendre quel irréparable malheur venait de s'abattre sur moi. Où Sylvestre est parti, je ne l'ai jamais su, et cela ne donne que plus de puissance à son souvenir, que plus d'amertume à mes regrets.

FERNAND JACOB.

---



---



---

*ARCADIENS DE FRANCE ET D'ITALIE !*

La première traduction en EUROPE...

EDWIN FEY

« *ESTATE E SODOMA* »

*La bouleversante histoire de la vie homophile  
des jeunes Américains*

Prix : 1 500 livres (20 % de remise aux Arcadiens)

## LIVRES ANCIENS

## LIVRES NOUVEAUX

*L'OISEAU BARIOLÉ*

par JERZY KOSINSKY (1).

L'auteur de cet étrange récit, peut-être autobiographique, est Polonais — né, nous précise-t-on, en 1933, il avait donc sept ou huit ans au moment où ses parents décident de se séparer de lui. Ils croient préserver sa vie en l'isolant dans un lointain village des provinces de l'Est.

Ce qui est à peu près incroyable c'est que cet objectif ait été atteint — mais à quel prix!

On a peine à penser qu'un si jeune enfant ait pu surmonter les épreuves effrayantes qui sont décrites au long du livre, sans y avoir vingt fois laissé la vie ou à tout le moins la raison.

Faut-il croire que certains de ces épisodes ont été plus rêvés que vécus ou rapportés de seconde main?

Avec la confusion due à la guerre, la mort de la paysanne quelque peu sorcière à qui on l'avait confié, l'enfant se retrouve seul dans une contrée hostile, région de vastes marais, de bourbiers, de forêts profondes. Ces provinces orientales, au climat rude, au sol pauvre éloignées de tout centre urbain, ont été tenues à l'écart de toute civilisation.

Occupées par les Allemands, taraudées par les maquis rouges ou blancs, elles sont bien vite revenues à une barbarie d'où elles n'étaient guère sorties.

Brun aux yeux noirs dans ce pays de blonds aux yeux bleus, l'enfant est tenu pour un juif ou un bohémien, un jeteur de sorts, porteur de mauvais œil. (Et il est exact que si les Allemands le découvrent dans un village, cela risque d'entraîner la mort des autres habitants.) Il est bien semblable à cet oiseau que capture un paysan, puis qu'il libère après l'avoir bariolé de peinture et qui est tué par les autres oiseaux, incapable de le reconnaître.

La langue même est un obstacle : il parle le langage châtié de la bourgeoisie citadine, à peu près incompréhensible aux oreilles de paysans ignares au rude parler.

Il ne saurait être question de retracer par le menu les épreuves souvent hallucinantes de cette existence traquée.

(1) The painted bird. Flammarion. Prix : 15 F.

Le jeune âge du héros ne lui épargne ni sévices ni tourments. Le ton du récit reste froid, assez dépouillé et ce constat glace bien plus que pleurs et lamentations.

Il lui est interdit de regarder les yeux dans les yeux — s'ensuivraient infirmités, peste ou mort — de fixer les bouches : chaque dent dénombrée enlèverait une année de vie, etc...

L'enfant noir vit de ferme en ferme une odyssée infernale. Seuls demeurent constants les mauvais traitements.

Olga la sage, le Jaloux, Lekh, Ludmila l'idiote, Garbos, autant de figures de cauchemar qui traversent ces pages. Chez Makar qui vit dans une complète promiscuité sexuelle avec son fils Anton et sa fille quelque peu goitreuse Ewka, il s'éveille à la sexualité.

Ewka lui apprend des jeux voluptueux, s'efforce par mille attouchements de faire de lui — vainement — un homme. Il comprend que, de sa vie entière, il ne pourra plus se passer de ce genre de caresses.

Mais il finit par s'enfuir après avoir vu la fille saillie par un bouc avant d'être prise par son frère et son père.

Il manque d'être violé, puis noyé par les gamins d'un autre village. Enfin les Allemands reculent, leur arrière-garde, des **Kalmouks**, déserteurs d'U.R.S.S., occupent le village, tuent, violent, sodomisent à qui mieux mieux ses habitants avant d'être eux-mêmes pendus par les premières troupes russes.

L'enfant, spectateur de cette orgie (caché et présent comme le Narrateur d'« A la Recherche du Temps perdu »), échappe à la mort. Mais il a trop conscience d'avoir un physique très voisin des **Kalmouks** pour ne pas être bientôt appelé à subir leur sort.

Avec l'armée rouge c'est une nouvelle vie, un nouvel évangile mais peu de bonheur en dépit d'une plus grande quiétude. Le garçon, comment s'en étonner, est devenu une bête sauvage, d'autant que depuis une épouvantable aventure — une noyade manquée dans une fosse à purin — il est resté muet.

Survient la fin de la guerre, il doit cesser d'être l'enfant de troupe d'une unité de transmission et on le confie à un centre d'accueil.

Il se lie vite avec un autre gamin, le « Silencieux », ensemble ils font dérailler un train pour se venger d'un paysan brutal et autres mignardises. Lorsqu'il est retrouvé par ses parents il n'en ressent nulle joie (ô Hector Malot !) et non sans heurts doit s'accommoder d'une vie sociale et familiale.

Aux dernières pages, il recouvre la voix et nous le souffle.

Que penser de cette œuvre assez atroce, sorte de nouvelle **Justine**, à qui fait même défaut le ressort de l'athéisme indispensable au divin marquis ?

D'une apocalypse de notre temps elle présente plus d'un caractère et si l'on n'est pas toujours empoigné la faute en est à la saturation que ne peut manquer d'engendrer un tel entassement d'atrocités, mais je crois impossible de rester impassible en la lisant.

SINCLAIR.

## JULIEN

par GORE VIDAL.

Gore Vidal est l'auteur de ce roman, **Un garçon près de la rivière**, qui fut, voici une quinzaine (ou une vingtaine ?) d'années, un des grands succès de la littérature homophile.

On pouvait donc s'attendre à ce que son ambitieux **Julien**, récemment paru en France (1), contint au moins quelque chose de nature à intéresser les lecteurs d'**Arcadie**. Et cela d'autant plus qu'il s'agit d'un de ces « Mémoires » apocryphes du genre des **Mémoires d'Hadrien** de Marguerite Yourcenar, le héros étant cette fois le célèbre neveu de Constantin, l'empereur romain Julien dit « l'Apostat ».

La destinée de Julien avait certes de quoi tenter la plume d'un romancier ; sa personnalité, complexe, contradictoire même, le caractère pathétique de sa mort en pleine jeunesse et en pleine gloire, tout, jusqu'à son auréole mélancolique de grand vaincu de l'Histoire — puisque rien de son œuvre ne survécut, alors que la face du monde, s'il eût pu poursuivre son destin, eût été changée —, constitue une matière romanesque de premier ordre.

Ajoutons que, placé à la charnière des deux grandes ères de l'histoire humaine — paganisme et christianisme —, son règne revêt une signification particulièrement exemplaire, et que toute l'histoire de l'Europe, depuis seize siècles, se trouve en quelque mesure conditionnée par la mort prématurée de ce prince au fond de la Perse, en ce jour tragique de juin 363.

Mais force est d'avouer que Gore Vidal a visé trop haut. N'est pas Marguerite Yourcenar qui veut. À côté de l'Hadrien des **Mémoires** le Julien de l'écrivain américain fait pâle figure. Absence totale de style, d'abord (au moins dans la traduction). Lourdeur de composition, ensuite. Et surtout — oh oui, surtout ! — prolixité, bavardage. Quel contraste avec la concision et l'élégance de **Moi César** de Jacques de Bourbon-Busset, cet autre essai de Mémoires apocryphes, si réussi !

Julien, dans la réalité, était, il faut le reconnaître, assez bigot. Bigot païen, c'est une affaire entendue, et farouchement anti-chrétien. Mais on peut avoir l'esprit aussi clérical et étroit en adorant Hélios et Cybèle qu'en adorant Jésus-Christ. Tel était le cas de Julien. Gore Vidal n'en dissimule rien. Le dernier empereur païen de Rome apparaît donc, dans ses **Mémoires** supposés, comme une sorte de puritain refoulé. Peut-être l'était-il. (Sur le plan sexuel en particulier, il était, paraît-il, d'une particulière austérité.) Mais il est bien dommage que, dans un livre qui aurait pu être l'occasion d'une grande confrontation entre la conception païenne de la vie et sa conception chrétienne, le lecteur n'ait le choix qu'entre deux morales de sacristie.

(1) Ed. Robert Laffont. Un vol., 616 p. Prix : 24,70 F.

Ajoutons que, deci delà, la mentalité de Julien apparaît singulièrement « américaine du XX<sup>e</sup> siècle » (et pas dans le meilleur sens du terme). Plus qu'à Athènes il a fait ses études à Harvard, et il a dû fréquenter Washington au moins autant que Constantinople. Ce n'est pas très grave (après tout ce n'est pas un livre d'histoire...), mais j'avoue franchement qu'en ce qui me concerne cela n'ajoute rien au plaisir de la lecture. Pour me renseigner sur l'idée qu'un Américain se fait du pouvoir et de la politique, je préfère, tant qu'à faire, lire la biographie de John F. Kennedy par Salinger...

MARC DANIEL.

---

---

## UNE SAISON

### DANS LA VIE D'EMMANUEL

par MARIE-CLAIRE BLAIS (1).

Décidément le Canada ne se borne pas à produire à peu près exclusivement bois et fourrures.

Après Leacock, humoriste qui n'était pas toutefois un pur enfant du terroir, on nous révèle maintenant une jeune femme : Marie-Claire Blais.

Oui, le Canada bouge assez étonnamment et la famille burinée dans « Une Saison » ne répond guère à ce qu'on imagine de ce côté de l'Atlantique des mœurs patriarcales canadiennes; elle est plus proche de Bosch que de Chardin ou de Greuze.

Par son effectif — au moins seize enfants —, elle reste dans la norme de ce pays où Dieu « bénit » annuellement les unions. Mais là s'arrête le respect des traditions, car ici les morts l'emportent sur les naissances (sagacité de la nature peut-être).

Les géniteurs sont bien effacés, que ce soit le père, assez parfaite brute, ou la mère, exténuée, et quelque peu abêtie par ces procréations en chaîne.

Tous sont dominés, jugulés, asservis, corrigés et choyés par le personnage quasi-mythique de la Grand-Mère Antoinette. D'une grisaille de sœurs plus ou moins bovines, de frères aînés bouseux et patauds,

---

(1) Grasset. Prix : 10 F. Prix médicis 1966.

se détachent Jean le Maigre intellectuel, poète et tuberculeux et le Septième, son éternel interlocuteur et complice.

Il faut lire ces scènes de la vie familiale où quatre des garçons sont couchés dans le même lit et où Jean le Maigre, tout en écrivant sur le dos de son frère « un poème obscur », l'entraîne distraitement d'une main agile au septième ciel, non sans l'exhorter au repentir et à une prompt confession !

Après avoir quelque peu incendié leur école, les deux frères font un stage en maison de correction et en fin de compte Jean le Maigre meurt au noviciat sous les soins inquiétants de Frère Théodule.

Rendu à la vie du siècle, et devenu Théo Crapula, instituteur pour « jeunes gens de famille modeste », Frère Théodule vampirise quelque peu le Septième qui, trop simplet, s'était refusé à le fouetter alors qu'il l'en priait instamment.

Bien savoureuse aussi l'histoire de la sœur Héloïse qu'un mouvement pendulaire emporte du mystique au profane et du couvent au bordel, avec une égale ingénuité ou une égale perversité, comme on voudra — de corps comme de cœur.

Ce que nous ne saurions rendre c'est le ton en tous points exceptionnel et d'un humour succulent de ce roman.

Il faut un art proche de Swift pour faire jaillir le rire par des peintures assez atroces.

Marie-Claire Blais professe actuellement, nous dit-on, dans une université américaine et nous ignorons quel sera son destin littéraire.

Mais après la parution l'automne dernier d'un autre livre dû à un très jeune auteur, *La Satyre* par Virginie des Rieux (2), le roman paraît en bonnes et juvéniles mains (n'hésitons pas à faire appel à un vocabulaire spécialisé); des mains forts « officieuses ».

SINCLAIR.

(2) Buchet-Chastel.

---

---

ROGER PEYREFITTE

## UN AMOUR

A paraître le 15 janvier 1967

Commandez-le — Ed. de luxe

## HALTE A L'ESCROQUERIE !

Aucun Arcadien, sans doute, n'a oublié l'admirable *Cœur en exil* de Rodney Garland (que, tout récemment encore, Raymond Leduc choisissait comme le meilleur des livres lus par lui depuis dix ans : *Arcadie*, n° 150). Nombreux sont ceux qui, en outre, se souviennent d'avoir lu, dans le numéro 12 de notre revue, un extrait d'un autre roman du même auteur, *La Nuit sans repos* (« *Troubled Midnight* »), jamais traduit en français, malheureusement. Tous, enfin, savent que le pseudonyme de Rodney Garland dissimulait le nom d'un écrivain anglais de valeur, prématurément disparu quelques années après avoir écrit *Le Cœur en exil*, avant que — joie qu'il attendait depuis si longtemps ! — la traduction française sortît chez Laffont.

Aussi devine-t-on l'émotion, et la stupeur, avec lesquelles nous apprîmes, voici quelques mois, qu'un nouveau roman de Rodney Garland venait d'être publié à Londres, chez W.H. Allen. Ouvrage posthume ? ou bien l'annonce de la mort de l'auteur du *Cœur en exil* aurait-elle été une fausse nouvelle ? De toute façon il y avait là un mystère...

L'ouvrage en question s'appelle *Sorcerer's Broth* (« *Le philtre du sorcier* »). Pas d'erreur : il porte bien, sur la couverture — ou plutôt, à la mode anglaise, sur la jaquette — le nom *Rodney Garland*, suivi des mots *Author of « The Heart in Exile »* pour qu'il n'y ait pas de doute sur l'identité de l'auteur. Et, à l'intérieur, l'énigmatique mention : Copyright 1966.

J'ai donc écrit à l'éditeur W.H. Allen pour en avoir le cœur net. J'étais ému à l'idée que, peut-être, j'allais revoir, après l'avoir cru mort pendant tant d'années, mon ami Adam de H..., qui écrivit *Le Cœur en exil* sous le pseudonyme de Rodney Garland...

Eh bien, non. Tout cela n'est qu'une abominable supercherie. L'honorable éditeur W.H. Allen m'écrivit tout à trac que « le pseudonyme de Rodney Garland a été repris par un autre écrivain ». C'est tout. Ce n'est pas plus compliqué que cela. Vous mourez, vous, auteur d'un chef-d'œuvre ; et après votre mort n'importe quel chiffonnier de la littérature viendra faire la poubelle et y ramasser votre nom, pour s'en parer, tel le geai des plumes du paon. Et il se trouvera un éditeur pour jouer ce jeu infâme, et pour sciemment spéculer sur la tromperie. Et, impuissant, du fond de votre tombe ou du nirvâna des écrivains, vous verrez publier, sous votre nom — votre nom, que vous avez rendu célèbre, à qui vous avez donné pour des millions de lecteurs une signification unique —, un roman médiocre, banal, auquel vous n'auriez même pas voulu donner une préface si vous étiez encore en vie !

Il ne faut pas qu'il en soit ainsi. Il faut que la supercherie soit dénoncée. Il faut que l'escroquerie soit dévoilée. S'il y a encore une morale et une justice, il faut que ce masque soit arraché. Nous le devons au *Cœur en exil*, à tous ceux pour qui ce roman a été une grande source d'émotion et de tendresse. Nous le devons à Adam de H... Nous le devons à Rodney Garland.

MARC DANIEL.

## JEUX DE NUIT (NATTLEK)

Film suédois de MAI ZETTERLING.

Comme j'aimerais pouvoir louer sans réserves un film qui a fait sursauter les pharisiens de tous pays (comme le diable, ils sont légion).

Malheureusement ce n'est pas possible, la réalisatrice a vraiment mis (sans jeu de mots) la pédale forte. L'outrance nuit à une peinture qui, mieux dosée, eût été plus convaincante.

Narcissisme, onanisme, exhibitionnisme, coprophagie, homosexualité, nécrophilie et j'en oublie sans doute, sont les charmantes fées qui bercent cette « enfance d'un chef ».

Les dames mûres en colère, du style Mai Zetterling, n'y vont pas de main morte.

Il y a là-dedans plus de Bosch que de Teniers, plus de ronde infernale que de kermesse et comme il apparaît au dénouement les fêtes sont explosives !

Cette exploration à coup de flash-backs multipliés, du subconscient d'un trop riche hobereau suédois ne peut toujours soutenir l'intérêt.

Le psychanalyste, en l'occurrence une jeune et assez naïve fiancée, s'efforce de rendre un peu de virilité à son jeune soupirant, Jan.

La cure est longue, les moyens un peu gros et plus que certains sabbats, quelques scènes intimistes, bien proches de l'obscénité, laissent un étrange malaise.

Telle est par exemple la séquence des œufs de Pâques savamment décorés qui finissent par être, l'un après l'autre, avalés par la tante et le neveu.

Telle aussi la scène où le jeune acteur qui incarne le héros adolescent, se poudre, se farde, met les boucles d'oreilles de sa mère et se regarde longuement dans la psyché maternelle.

Depuis le *Silence de Bergman*, le jeune Jorgen Lindstroïn est voué aux rôles de voyeur et l'on peut penser qu'un dynamitage complet des studios suédois ne sera pas un jour de trop pour la remise en ordre de sa sexualité.

La mère, Ingrid Thulin, possédée de mille démons, est une étonnante meneuse de jeu.

Un peu d'humanité est apportée au film par cette actrice d'une personnalité éclatante et d'un talent certain qu'est Naima Wifstrand.

On n'a pas oublié son extraordinaire création, la châtelaine hurluberlue, des *Sourires d'une nuit d'été*.

Elle est ici dans un registre très différent tout aussi incomparable en incarnant la tante, seule campagne de Jan dans l'immense château.

Il n'est donné qu'aux très vieilles gens d'entrer de plain-pied dans le monde de l'enfance avec ses monstres et ses charmes.

## HALTE A L'ESCROQUERIE!

Heureux ceux qui ont eu pour compagnon de leur âge tendre de merveilleux vieillards à la Lewis Carroll.

Quant à l'oncle de Jan, Charlus suédois qui fait penser à Jean Renoir, il force un peu trop le trait; les autres et notamment le mari sont ternes et plutôt fades.

Jeux de nuit n'égale pas les Amoureux dont nous avons déjà entretenu les lectures d'Arcadie et reste, par ses outrances même, une expérience curieuse.

Ce Salmis un peu lourd pour les estomacs délicats ne devrait pas rebuter les appétits robustes qui trouveront dans ce pot-pourri de quoi flatter les palais les plus blasés.

SINCLAIR.

---

---

## RELIURES

### 1966-1967

La reliure : 14 F

## LE RELAIS DE L'ISLE DE FRANCE

**Restaurant**

CUISINE SOIGNÉE faite par le PATRON

Retenir sa table samedi et dimanche

« ARCADIENS de partout vous y serez chez vous »

44, RUE DE CHALON — PARIS-12°

Tél. : 343-50-14

## LE SHAKER

**RESTAURANT**

6, PASSAGE BRADY — PARIS - X<sup>e</sup>

(Entrée : 20-22, boulevard de Strasbourg)

Métro : Strasbourg-Saint-Denis

Tél. : BOT. 22-04

*Anciennement JACQUES de l'Incognito et du Léopold*

---

---

SYMPATHIQUE ACCUEIL CHEZ

## BARLAY

CHEMISIER-TAILLEUR

167, boulevard du Montparnasse, Paris (VI<sup>e</sup>)

DAN. 91-66

(ouvert tous les jours de 9 h à 20 h)  
(le lundi soir jusqu'à 22 h)

*Une remise est consentie aux Arcadiens*

LE RELAIS DE L'ETOILE

## HOTEL \*\*

*Bon accueil dans un cadre sympathique*  
8, rue du Bouquet-de-Longchamp, PARIS (XVI<sup>e</sup>)

Téléphone : 727-08-75

(près de l'Etoile et du Trocadéro)

— on parle anglais, allemand, espagnol —

A 50 mètres de BOBINO

RESTAURANT

## « CHEZ MARIA »

*Spécialités bretonnes*

Arcadiens, faites-vous connaître,  
un meilleur accueil vous sera réservé

Réservez vos tables les samedi et dimanche

16, rue du Maine, PARIS (XIV<sup>e</sup>)  
Tél. DAN. 11-61 — FERMETURE LE MARDI

CANNES

## HOTEL P.L.M. \*\*

*Entièrement rénové*

3, rue Hoche  
Tél. : 38-31-19

*Arcadiens, un accueil agréable vous est réservé*

## LA LICORNE

« Jeannot »

RESTAURANT

24, rue Davy, Paris-17<sup>e</sup>  
Téléphone : 627-55-91

FERMÉ LE JEUDI

*Réservez votre table*

PARKING GRATUIT ASSURÉ